

DE L'OPTIMISME À L'ESPÉRANCE



Lettre de Monseigneur Raymond Centène
Septembre 2020

Le journal du diocèse de Vannes

Chrétiens *en* Morbihan
Kristenion e Morbihan





Lettre pastorale de Monseigneur Centène,
19 septembre 2020. Supplément de la re-
vue Chrétiens en Morbihan n° 1502. Photos :
droits réservés, CDAS. Conception et réalisation :
Service de communication du diocèse de Vannes.

De l'optimisme à l'espérance

Introduction

Après un début d'année 2020 bouleversé par une crise sanitaire d'une ampleur mondiale, nous abordons la rentrée pastorale 2020-2021 avec bien des incertitudes. De toute évidence, la pandémie suit son cours, nous ne savons pas quelles mesures devront être prises pour tenter de l'enrayer si les gestes barrières et autres masques s'avèrent insuffisants pour assurer notre protection.

Faudra-t-il revivre l'expérience du confinement avec la suspension de la plupart de nos activités comme cela a été le cas de début mars à fin mai ? Faudra-t-il n'admettre à nos différentes propositions culturelles et catéchétiques qu'un petit nombre de personnes pour favoriser la distanciation sociale, comme nous le faisons depuis la fin du mois de mai ? Il est encore trop tôt pour le savoir. Quels seraient les effets économiques d'un nouveau confinement, alors que nous ne mesurons pas encore toutes les conséquences désastreuses du premier, en terme de faillites d'entreprises et de pertes d'emploi ? Nous ne le savons pas davantage.

Comment la vie sociale se réorganisera-t-elle quand l'autre devient un danger potentiel pour nous et nous pour lui ? Quelles conséquences civilisationnelles et anthropologiques en découleront ? Il est bien trop tôt pour le savoir mais il est bien évident que les questions qui se posent aujourd'hui sont d'une toute autre nature que les problèmes organisationnels qui nous occupaient, en cette période de rentrée, les années précédentes. Ce sont véritablement des questions de fond auxquelles nous sommes confrontés, des questions qui viennent nous arracher brutalement aux attitudes conformistes dans lesquelles nous nous complaisons depuis plus de deux siècles et sur lesquelles la crise sanitaire est venue jeter une lumière crue et sans concession.

De ce point de vue, et sans vouloir dramatiser les choses, nous pouvons reconnaître une dimension véritablement apocalyptique à l'expérience que nous vivons. L'Apocalypse n'est pas le récit catastrophique de la fin du monde. Elle est, au sens étymologique du terme, révélation et nous ne pouvons pas fermer les yeux pour ne pas voir ce que cette crise sanitaire sans précédent nous révèle sur notre société, les bases civilisationnelles sur lesquelles elle repose, les dogmes qui la régissent, les impasses auxquelles nous ont conduits ses excès.

L'expression popularisée par les médias de « *monde d'avant et monde d'après* » nous montre à quel enjeu nous sommes confrontés. Il s'agit bien pour l'humanité de la fin d'un cycle, d'un changement de paradigme. Nous ne pouvons pas ici nous livrer à une analyse complète du « *monde d'avant* ». Nous nous contenterons de relever trois éléments : l'idéologie du progrès, le primat de l'économie et l'individualisme. Des doctrines sécularisées du salut, misant sur les facultés d'adaptation, les découvertes de la science et le développement des techniques, ont créé le mythe d'un progrès indéfini qui a servi de base et d'inspiration à tous les programmes politiques de tout bord, donnant corps au rêve prométhéen d'une humanité qui repousserait sans cesse ses limites. Ce qui est nouveau dans cette idée, ce n'est pas le fait de croire que l'humanité puisse faire des progrès divers, mais la conviction que la possibilité ou même la nécessité d'un progrès qui ne connaîtra pas de limite est inscrite dans la nature de l'être humain en tant qu'espèce.

Dans le domaine de l'économie, qui devient comme la condition matérielle du progrès, ce mythe fait naître la nécessité de la « *croissance* », dont le taux, surveillé par tous les observateurs de la vie politique et économique, apparaît comme le reflet de la prospérité des nations, quand bien même le bonheur des peuples n'est pas au rendez-vous, quand bien même des hommes doivent être sacrifiés au taux de croissance par le dumping social ou la délocalisation des entreprises. La mondialisation de l'économie devient le point de passage obligé. Le travail, que la théologie avait successivement interprété comme une punition, puis comme une rédemption, puis comme une participation positive à l'œuvre de Dieu, est devenu une simple marchandise que les entreprises se procurent au plus bas coût, partout dans le monde, pour accroître leurs marges de profit et leur croissance, en creusant les inégalités sociales tout en nivelant les cultures des peuples. Le récent synode sur l'Amazonie, faisant suite à la magistrale encyclique *Laudato si* a attiré notre attention sur ces différentes réalités. Il ne peut pas y avoir de progrès indéfini dans un monde fini, il ne peut pas y avoir de croissance exponentielle basée sur des ressources limitées.

Depuis plusieurs décennies déjà, des voyants rouges clignotent et tous les ans, le jour du « *dépassement de la Terre* », date qui marque le jour où l'humanité a consommé toutes les ressources que les écosystèmes peuvent produire en une année, avance. Encore excédentaire en 1961, avec un quart de ses réserves non consommées, la Terre est devenue déficitaire au début des années 70 et, depuis lors, le jour du dépassement ne cesse d'être plus tôt chaque année. Il était en 2019 le 29 juillet. Cette année, du fait du confinement et de l'arrêt des activités qu'il a imposé aux deux tiers de l'humanité, nous avons assisté à un renversement historique : pour la première fois en 50 ans, le jour du dépassement a reculé au 22 août. Certes, ce répit de trois semaines a été imposé et n'est pas l'objet d'un choix raisonné, mais il vient confirmer l'exhortation à une « *sobriété heureuse* » développée par le saint-père dans *Laudato si*, et il nous montre qu'un changement systémique de nos modes de production et de consommation rendrait possibles des changements bénéfiques importants et rapides. Mais on préfère parler de relance sans tirer les fruits de la leçon.

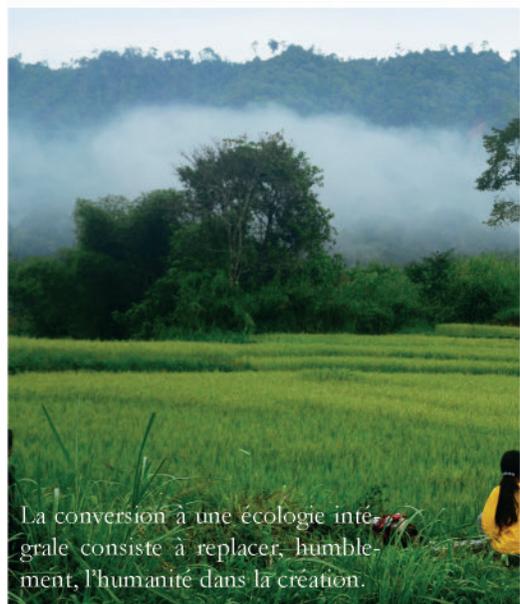
Exalté depuis la philosophie des Lumières, affranchi des conditionnements culturels et familiaux, l'individualisme a misé sur le progrès pour s'affranchir de la nature elle-même. La révision des lois bioéthiques vise à permettre la réalisation de tout ce qui est techniquement possible, elle crée une science sans conscience au détriment du respect de la dignité humaine et de la protection des plus faibles qui en découle. Elle veut instituer un nouveau mode de filiation en effaçant totalement le rôle du père. Elle pose les bases d'un système juridique inédit où la loi, votée en catimini en l'absence de la plupart des députés, ne saurait apparaître comme la manifestation de la volonté générale et moins encore comme la gardienne du bien commun, quand elle ne vise que des situations particulières. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les défenseurs de l'écologie eux-mêmes qualifient la nature « *d'environnement* », comme si elle était extérieure à l'homme et l'homme, devenu individu auto-référent, extérieur à elle.

L'individu, déraciné du terreau nourricier, est devenu un amas de cellules modelable, remodelable, programmable, reprogrammable selon sa volonté propre, tout en rêvant que le transhumanisme l'arrachera à sa condition mortelle. Le nombre de morts du Covid publié chaque soir par les médias ramène au sens des réalités. De même qu'elle se rend compte qu'il n'y a pas de progrès indéfini dans un monde fini, l'humanité peut prendre conscience de sa caducité et de sa condition mortelle qui devient encore plus certaine quand l'homme fait violence à la nature du monde et à sa propre nature. Le modèle « *produire pour consommer, consommer pour produire* » s'est avéré mortifère, destructeur des écosys-

tèmes. La surexploitation de la planète a entraîné la disparition de nombreuses espèces, ce qui rend les autres plus vulnérables. Les virus dont étaient porteurs les organismes disparus s'en prennent désormais aux espèces subsistantes, y compris à l'espèce humaine. La mondialisation du commerce et de la circulation aggrave le caractère pandémique des maladies. Quelques semaines ont suffi pour qu'un virus apparu dans une lointaine province chinoise devienne un problème planétaire majeur que l'on ne sait pas comment traiter. Le progrès s'avère incapable de résoudre les difficultés qu'il génère. L'optimisme initié par la philosophie des Lumières et développé par les Trente glorieuses semble toucher ses limites, nous invitant de toute urgence à changer de paradigme.

L'urgence de la conversion, sur laquelle le jubilé de saint Vincent Ferrier nous avait invité à réfléchir, prend désormais de nouveaux reliefs. Il ne suffit plus aujourd'hui de se convertir en vue du salut éternel, il est devenu nécessaire de se convertir pour sa propre survie. Face à l'effondrement de l'optimisme, entre ceux qui redoutent le collapsus et les écologistes extrêmes qui voient dans la fin de l'humanité une chance pour la nature, le rôle des chrétiens est de faire écho à la petite voix de l'espérance. La conversion à une écologie intégrale consiste à replacer, humblement, l'humanité dans la Création, dans le respect de ses lois, qu'il appartient à la science de découvrir et non « *de forcer* ». Il faut réapprendre à vivre avec la nature et pas contre elle, à faire la paix avec la Création et avec le Créateur qui a placé l'homme dans le Jardin de l'Eden pour qu'il le cultive, non pour qu'il le pille et le saccage dans le désir démentiel de se faire Dieu. L'histoire du salut toujours tendue entre optimisme et espérance requiert que cette nouvelle page soit écrite et il nous faut pour cela en redécouvrir les protagonistes. Comme le fit le scribe Esdras au retour de l'Exil, nous devons nous réapproprier la Parole de Dieu et la faire connaître, redécouvrir les passages de Dieu dans l'histoire des hommes.

En effet, la pandémie nous interroge aussi sur notre rapport à Dieu. Entre le providentialisme qui voit partout l'action de Dieu et qui pourrait donc interpréter tous les malheurs comme des punitions divines et l'autonomie du



réel qui considère que la nature a ses propres lois dans lesquelles Dieu n'intervient pas, quelle est la place du Dieu de la Bible ? Intervient-il dans l'histoire des hommes ? Laisse-t-il définitivement l'homme à son propre jugement au risque de sa propre perte comme individu et comme espèce ?

La Bible raconte les hauts faits de Dieu dans l'histoire des hommes et ces hauts faits conduisent toujours au Salut à partir d'une situation initiale de malheur dans laquelle l'homme a été placé, le plus souvent par le péché, la désobéissance, l'orgueil, la démesure, la jalousie.



Le Dieu de la Bible est le Dieu de l'Alliance, qui, dans sa miséricorde, arrache l'homme au malheur dans lequel il s'est égaré pour lui ouvrir des perspectives nouvelles en faisant alliance avec lui, en lui faisant toujours et sans cesse le don de Sa Loi, en lui faisant la promesse de l'éternité bienheureuse avec Lui. Revisitant le siècle qui fut le sien, Jean-Paul II écrivait à la fin de sa vie : « *On peut dire que l'Histoire de l'homme est, depuis les origines, marquée par la limite que le Dieu créateur impose au mal* ».

Et si la pandémie de Covid-19 était la manifestation de cette limite ? Nous serions alors aussi invités à revisiter notre rapport à Dieu de façon collective et personnelle. Le Dieu de la Bible est le Très Haut, le Tout Puissant, le Créateur, le Rédempteur. Il est le Dieu de l'alliance. L'histoire sainte s'inscrit dans l'histoire des hommes, elle est étroitement enlacée avec elle. Le grand mouvement de sécularisation qui s'est imposé n'est-il pas de la part des hommes une rupture de cette alliance que le Verbe de Dieu, incarné pour notre salut, a voulu sceller dans son propre sang ? L'autonomie du réel qui s'est d'abord manifestée dans la démarche scientifique, « *chassons Dieu de nos laboratoires* », qui s'est développée dans l'émergence du « *sujet* » et dans la prépotence de « *l'individu* », s'affirme aujourd'hui par la revendication d'un « *droit au blasphème* ». Or à y bien regarder, ou bien Dieu n'existe pas et dans ce cas le blasphème n'existe pas non plus, ou bien Dieu existe et dans ce cas le blasphème est une abomination. Une chose est de dire que la société ne punit pas le blasphème parce qu'elle n'intervient

1. Mémoire et Identité, Jean-Paul II, Éditions Flammarion, Mars 2005, page 31.

pas dans les croyances, autre chose est d'affirmer qu'il existe un droit au blasphème garanti par l'État, que chacun est invité à exercer. S'agit-il d'un droit réel ou d'un droit personnel ? Les affirmations de ce type se dispensent en général d'une analyse juridique approfondie. S'il existe un droit au blasphème, existe-t-il un droit à l'ingratitude ? un droit au parricide ? un droit à l'infanticide ? S'il existe un droit au blasphème, la force est le seul fondement ultime du droit et, dans ce cas, comment s'étonner de ce retour à la loi de la jungle que d'aucuns qualifient d'ensauvagement ? Le sens du sacré est une donnée anthropologique fondamentale. Là aussi, il semble bien que nous soyons arrivés au bout d'un système qui s'effondre dans la contradiction. On entend parfois des expressions comme « *il faut sanctuariser l'école* ». Quel sens peut-on donner à cette expression quand les chapelles sont revendiquées comme des lieux de concert, d'exposition, d'usages profanes et variés ? Qu'est-ce que la sanctuarisation de l'école face à la revendication d'un droit au blasphème ?

La société ne compte plus avec un Dieu existant en soi, libre d'intervenir dans l'histoire collective. L'idéologie laïciste ne lui laisse plus de place que dans la sphère de la vie privée. La relation à Dieu a été purement et simplement privatisée et cette conception des choses a une influence jusque dans notre rapport personnel avec Lui. A force de ne plus agir comme on croit, on finit par croire comme on agit. Commentant pour *Vatican News* un sondage Ifop paru dans *Le Monde* à la veille de la fête de l'Assomption, le sociologue Yann Raison du Cleuziou écrit : « *À partir des années 70, chez une partie des catholiques, il y a eu un certain malaise à l'égard de la transmission de la foi : certaines familles catholiques ont voulu laisser les jeunes générations choisir elles-mêmes leur ancrage spirituel, et par conséquent, il y a eu un refus de transmettre ce qui avait été la foi des pères. Je crois qu'on peut aussi interroger la catéchèse et la pastorale. Quand on regarde les jeunes Français de moins de 25 ans qui se disent catholiques, on est autour de 20 % - c'est faible – et pourtant énormément de Français passent par l'Enseignement catholique. Cela montre bien que la pastorale qui est proposé au sein de cet enseignement ne parvient pas à les accrocher. Peut-être parce que celle-ci s'appuie trop sur un discours un peu humaniste valorisant les valeurs de partage, d'accueil, de générosité... Valeurs qui ne sont pas spécifiquement religieuses et qui, par conséquent, peuvent donner l'impression aux jeunes qu'ils connaissent déjà le christianisme, qu'ils peuvent vivre ses valeurs sans avoir la foi, et ne voient pas ce que la foi chrétienne peut leur apporter de plus que les valeurs déjà ambiantes.* ».

Ainsi, au moment où l'Église se définit comme Peuple de Dieu (cf. *Lumen*

2. Vatican News 14 août 2020 <https://www.vaticannews.va/fr/eglise/news/2020-09/baisse-culture-chretienne-france-entretien-raison-du-cleuziou.html>.

*gentium*³), elle perd les caractéristiques d'un peuple pour ne plus être qu'un agrégat d'individus pour qui Dieu, parfois, n'est plus qu'un faire-valoir, une opinion personnelle parmi d'autres, une option relative, un choix subjectif sans aucune réalité propre. Dès lors, la religion n'apparaît plus comme l'exercice, vis-à-vis de Dieu, de la vertu de justice, mais comme un simple moyen de réalisation personnelle qui se décline, à l'envie, selon les goûts de chacun. De ce point de vue, les lettres reçues pendant le confinement, relatives à l'interdiction des réunions affectant le culte public, sont particulièrement significatives⁴.

Dans un grand mouvement de conversion, nous devons redécouvrir le Dieu Créateur, maître du temps et de l'histoire, qui se révèle dès l'Ancien Testament comme le Dieu d'une alliance qui devient définitive en Jésus-Christ. Toute la Bible est le récit de ces ruptures de l'alliance de la part des hommes, de l'impasse où elles conduisent et de sa restauration dont Dieu prend l'initiative, du chemin qu'Il ouvre, jusque dans la mer, jusque dans la mort, pour apporter le salut qu'Il veut nous donner. C'est en Le cherchant et en Le trouvant que tout vit, que tout s'ordonne, que tout exulte et chante : « *Dieu règne, exulte la terre, joie pour les îles sans nombre* ». Pour avoir voulu construire sans Dieu, nous avons construit en vain⁵.

L'injustice à l'égard du Créateur entraîne l'injustice à l'égard de la création et l'injustice à l'égard du frère. « *Tout se tient* », aime à dire le pape François. « *Aujourd'hui, la voix alarmée de la création nous exhorte à retrouver une juste place dans l'ordre naturel, à nous rappeler que nous sommes une partie, et non les patrons du réseau interconnecté de la vie* ». Dans son discours au monde de la culture, prononcé au Collège des Bernardins le 12 septembre 2008, Benoît XVI a montré comment, en cherchant Dieu, les moines du Moyen-Âge ont créé la culture occidentale : « *Il faut reconnaître avec beaucoup de réalisme que leur volonté n'était pas de créer une culture nouvelle, ni de conserver une culture passée. Leur motivation était beaucoup plus simple. Leur objectif était de chercher Dieu. Au milieu de la confusion de ces temps où rien ne semblait résister, les moines cherchaient la chose la plus importante : s'appliquer à trouver ce qui a de la valeur et demeure toujours, trouver la Vie elle-même. Ils étaient à la recherche de Dieu. Des choses secondaires, ils voulaient passer aux réalités essentielles* ». C'est parce qu'ils

3. Constitution dogmatique sur l'Église *Lumen Gentium*, Concile Vatican II, 21 novembre 1964, Editions du Centurion.

4. Cf. *Chrétiens en Morbihan* juillet-août 2020.

5. Ps 96.

6. Ps 124.

7. Message du Pape François pour la célébration de la journée mondiale de prière pour la sauvegarde de la Création, 1er septembre 2020, Vatican.

8. Discours du Pape Benoît XVI au monde de la culture, Collège des Bernardins, Paris, 12 septembre 2008.

cherchaient Dieu qu'ils ont créé une culture et édifié une civilisation. Si nous voulons que la crise actuelle dans ses diverses composantes sanitaires, économiques, sociales et humaines trouve une heureuse issue, c'est à cette hauteur de changement qu'il nous faut viser. « *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît.* »

Les trois piliers du « *monde d'avant* » qui oblitéraient cette recherche en la réduisant à une pure rêverie ont été ébranlés.

Le dogme d'un progrès bénéfique indéfini a été mis à mal, non seulement par l'impossibilité de juguler la pandémie, mais aussi par la prise de conscience que la course au progrès et les conditions de vie qu'elle génère ne sont pas étrangères à son apparition et sont directement responsables de sa diffusion. Alors que les maîtres du progrès scientifique affichaient tous les jours leurs contradictions et leur incapacité sur les plateaux TV, l'héroïsme des humbles, des sans-grade - personnels soignants, caissières des supermarchés, éboueurs - était applaudi chaque soir à 20 h. C'était eux qui nous permettaient de survivre.

Le primat de l'économie a été remis en cause par la paralysie du système de production imposé par le confinement. La mondialisation, qui en était devenue le point de passage obligé, a été mise à mal par la fermeture des frontières. Elle s'est révélée néfaste, mettant en évidence la nécessité d'un retour à un localisme plus à la mesure de l'homme. En effet, la délocalisation d'un grand nombre de productions, masques, produits pharmaceutiques, électroménager, nous a laissé désarmés face au risque réel de pénurie.

L'individualisme, exacerbé par le confinement, a lui-aussi dépassé les limites du supportable. Les rendez-vous aux fenêtres et sur les balcons ont mis en évidence la nécessité de conjurer collectivement l'angoisse de la finitude. Là où les relations sociales de proximité avaient été mises à mal par la culture des réseaux, on s'est rendu compte que le lieu demeurait le facteur incontournable du lien.

La crise sanitaire est apocalyptique en ce sens qu'elle révèle tout cela. Elle constitue aussi une charnière entre un « *monde ancien* » et un « *monde nouveau* ».

Ce n'est pas la première fois dans l'histoire que de grandes crises sanitaires accompagnent de profondes mutations sociales. La peste antonine, en 166, annonce le début de la décadence de Rome. La peste justinienne à partir de 541 précipite la fin de l'empire à propos duquel, Virgile dans l'*Eneïde* faisait

9. Mt 6, 33.

dire à Jupiter : « *Je ne leur fixe de limite ni dans l'espace ni dans le temps*¹⁰ ». La Grande Peste de 1348 a accompagné la fin du Moyen-Âge et annoncé la Renaissance.

Par son étymologie (du grec *krisis*, décision), une crise est un jugement. S'agit-il d'un jugement de Dieu ou du jugement que ce qui est en train de naître porte sur ce qui est en train de disparaître ? En psychologie, il est admis que la crise correspond à un moment charnière, à un moment où, en quelque sorte, « *tout doit se décider* », d'une certaine façon la crise c'est « *le moment où jamais* ».

Une hirondelle ne fait pas le printemps et les timides signes d'évolution perçus pendant le confinement ne constituent pas à eux seuls l'acte de décès du « *monde d'avant* ». D'aucuns annoncent que « *le monde d'après* » sera pire que « *le monde d'avant* ». Pour beaucoup, la crise n'a d'issue que dans une restauration de ce qui était et elle ne sera terminée que lorsque les indicateurs de la croissance auront repris leur course folle vers les sommets. De fait, la Bible nous enseigne qu'après chacune des plaies qui frappèrent l'Égypte, le cœur du Pharaon s'endurcit et que la condition des Hébreux empira. Les Hébreux eux-mêmes, dans le désert, regrettèrent leur « *monde d'avant* » et les marmites d'oignons que leur donnaient les Égyptiens en récompense de leur travail épuisant. Dieu, qui les sauvait de l'esclavage, dut passer par-dessus leurs regrets.

Dans ses sermons sur la chute de Rome¹¹, saint Augustin réagit à une situation qui ressemble à la nôtre : l'ébranlement d'un monde, de son ordre, de ses certitudes, de son fonctionnement, de ses institutions.

Quelques-unes de ses intuitions peuvent nous aider à passer d'un optimisme, basé sur la confiance en nous-même, en nos facultés, en nos techniques, en notre génie, à l'espérance basée sur la confiance en Dieu, en Son dessein, en Son amour.

C'est d'abord une invitation à tout voir à la lumière de la foi. La foi chrétienne est l'attente des réalisations des promesses divines : la foi chrétienne est tendue par une espérance, elle s'appuie sur une promesse faite par Dieu, dans le sillage de celle qu'il fit à Abraham. Même si elle se vit dans le temps, son objet ne sera visible qu'à la fin des temps : « **L'Éternel a promis des choses éternelles** ». Si Dieu mêle des amertumes aux félicités terrestres, c'est pour que l'on recherche une autre félicité. Les civilisations sont mortelles. « **Si la cité qui nous a engendrés charnellement ne demeure pas, elle demeure celle**

10. L'Énéide, Virgile, I 278-279, Éditions Flammarion, 2008.

11. Sermons sur la chute de Rome, Saint Augustin, Institut d'études augustiniennes, Jean-Claude Fredouille, Éditions Nouvelle Bibliothèque Augustinienne, Paris 2004.

qui nous a engendrés spirituellement : le Seigneur a bâti Jérusalem (cf. Ps 146, 2). Un royaume céleste t'a été promis pour que tu ne périsses pas avec les royaumes terrestres¹². » C'est une invitation à prendre au sérieux le « *Élevons notre cœur* » de la liturgie eucharistique. « *Notre cité se trouve dans les Cieux, nous verrons les noces de l'agneau*¹³. » Loin de nous détourner de la foi, les malheurs du temps doivent accroître notre désir de la venue du Royaume. « *J'attends la résurrection des morts et la vie du Royaume à venir.* »

Voyant avec douleur la chute de la Rome devenue chrétienne, dont il admirait la civilisation, saint Augustin s'écrie : « **Peut-être Rome n'a-t-elle pas péri si les Romains ne périssent pas !** » C'est l'invitation à l'intériorité chère à saint Augustin. En d'autres termes, si nous ne pouvons pas faire de pronostics sur l'avenir de l'histoire, nous pouvons toujours nous demander si notre foi sera à la hauteur de la situation et cette question fait naître en nous le désir de voir grandir notre foi personnelle par l'ouverture à la culture chrétienne et par le développement de notre relation à Dieu. L'image de Dieu est en nous, le Royaume est à l'intérieur. Chez les Hébreux, la destruction du temple de Jérusalem a fait naître la liturgie familiale et le sacrifice rituel s'est transformé en sacrifice spirituel, en sacrifice de louange. Quelle perception avons-nous de l'Église domestique que constitue la famille ? Comment avons-nous vécu l'impossibilité de nous réunir en paroisse pour participer à des célébrations ?

Ces considérations s'ouvrent sur cette remarque de saint Augustin : « **Vivons bien et les temps seront bons**¹⁴ ». Les périodes difficiles sont plus que jamais l'occasion de pratiquer les œuvres de miséricorde, de vivre la charité dans nos familles et dans nos communautés chrétiennes, et de tourner nos communautés vers l'attention aux autres, aux plus vulnérables, aux plus fragiles pour rompre le sentiment de solitude que fait naître la conscience accrue de notre finitude en tant que sujet et pour nous ouvrir à une vie de communion sous le regard de Dieu.

Comme le scribe dont nous parle l'évangile, j'ai essayé de tirer de mon trésor du neuf et de l'ancien¹⁵. Puissent ces quelques considérations porter un éclairage sur la période que nous traversons et contribuer à nous aider à vivre, dans l'espérance, les difficultés à venir.

12. Sermon 4.

13. Chant Céleste Jérusalem, Éditions de l'Emmanuel.

14. Sermon 2 bis.

15. Cf. Mt 13, 52.

Propositions pour poursuivre la réflexion



Homélies de Monseigneur Raymond Centène

prononcées lors du confinement, du 15 mars au 31 mai 2020,
et des Pardons de Sainte-Anne et de
Notre-Dame du Roncier, les 26 juillet et 8 septembre 2020.

Cathédrale Saint-Pierre, Vannes, dimanche 15 mars, 11 h.



3^e dimanche de carême, année A

15 mars 2020



Mes amis, c'est la première fois que je célèbre la messe dans cette cathédrale vide, et pourtant vous êtes beaucoup à m'entendre ce matin. C'est une expérience, c'est une sensation tout à fait étonnante, ces rangées de chaises vides sur lesquelles je vous imagine. Nous avions espéré qu'au moins une chaise sur deux serait occupée. Nous avions pris des dispositions dans ce sens, mais la décision est tombée hier soir.

Oui, frères et sœurs, pour la première fois de leur histoire, les catholiques de France, d'Italie, d'Espagne et de beaucoup d'autres pays sans doute, sont privés de messe dominicale. L'événement est suffisamment inhabituel pour que nous nous laissions interroger par lui, comme les Hébreux dont nous parlait la première lecture. Soudain privés d'eau, ils en ressentent la nécessité jusqu'à se révolter contre Moïse, et à travers lui, contre Dieu.

Mais, avaient-ils pensé à rendre grâce à Dieu quand ils pouvaient boire jusqu'à plus soif ? Dans quel état d'esprit participions-nous à la messe ? Étions nous conscients de ce qu'elle est pour nous, de ce qu'elle est pour Dieu, quand nous pouvions choisir l'heure qui convenait le mieux à notre petit confort et à nos petits égoïsmes ? le rite dans lequel nous avons décidé de l'entendre ? le style dans lequel nous la voulions ? les gens avec qui nous la partagerions, et jusqu'au prêtre qui devait la célébrer ? La semaine dernière encore, sûr de son droit et de son dû, quelqu'un m'écrivait : « *Quand nous avons vu que c'était le père untel qui allait célébrer la messe, ma femme et moi nous sommes sortis de l'église* ». Comme tout cela devrait nous paraître dérisoire aujourd'hui !

Un souvenir d'enfance me vient soudain à l'esprit. Lorsque j'étais enfant au cours élémentaire de deuxième année, sur notre livre de lecture, comme on disait alors, il y avait un texte qui s'appelait « *La dernière classe* ». C'était le récit du dernier cours de français, donné dans un petit village d'Alsace récemment occupé par les troupes allemandes. Et les enfants, en voyant leur instituteur pour la dernière fois, étaient honteux d'avoir été aussi peu attentifs, d'avoir été aussi distraits, d'avoir tiré si peu profit de ce qui leur avait été enseigné, de n'avoir pas suffisamment travaillé pour apprendre notre belle langue française.

1. Contes du Lundi, Alphonse Daudet, pages 1 à 9, Éditions Le Livre de poche, 1967.

Frères et sœurs, nous aussi, comme nous devrions avoir honte aujourd'hui ! Comme nous devrions nous repentir de l'instrumentalisation que nous avons faite du don de Dieu, du sacrifice que Jésus renouvelle tous les jours sur l'autel pour notre salut ! D'autres, depuis plusieurs décennies déjà, avaient déserté la messe : « *Je suis catholique mais je ne pratique pas* », « *À la messe, je m'ennuie, ce n'est pas assez vivant* », « *Ces jeunes prêtres, quel retour en arrière* », « *Je ne pratique pas* ». Aujourd'hui ou dans quelques jours, face à l'ampleur de la crise sanitaire que nous traversons, quand ils entendront le cri qui monte de l'Égypte depuis le cachot du prisonnier jusqu'au trône du pharaon, beaucoup, j'en suis sûr, voudront chercher un appui dans les pratiques qu'ils avaient abandonnées, délaissées, méprisées.

Deux phrases de Jésus, dans l'évangile de saint Luc, me viennent à l'esprit : « *Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes, mais vous n'avez pas voulu* ». Ou encore : « *Tu n'as pas connu le temps où tu as été visité* ». Ou encore dans l'évangile de saint Jean au chapitre 7 : « *Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas* ».

Nous voyons, frères et sœurs, à quel point la liturgie de ce troisième dimanche de Carême nous rejoint dans ce que nous vivons aujourd'hui, et nous ramène à l'essentiel, et nous appelle à la conversion : l'eau nous manque, notre vie est une traversée du désert. Les plaisirs faciles de la société consumériste dans laquelle nous avons vécu, nous l'avaient fait oublier. Quand tout va mal, il peut nous arriver de nous révolter contre Moïse et, à travers lui, contre Dieu. Mais cette révolte est déjà une prière que Dieu écoute. Il nous fait comprendre que, jamais Il n'a cessé de nous aimer. Ce temps de Carême si particulier nous est donné pour puiser à la source de l'amour qui est en Lui, et qui est en nous. Le rocher que Moïse frappe de son bâton, n'est-ce pas notre cœur endurci, et pourtant capable de laisser couler des sources d'eau vive ?

Dans la deuxième lecture, saint Paul insiste sur la force de cet amour indéfectible de Dieu : nous pourrions toujours compter sur Lui, même dans les pires moments de notre vie. Cette certitude ne s'appuie pas sur des mots, mais sur les gestes de Dieu à notre égard, tout au long de notre histoire, aussi bien personnelle que collective : Dieu nous donne l'espérance d'avoir part à sa gloire. Et l'Espérance ne déçoit pas puisque l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.

Frères et sœurs, nous sommes appelés à la conversion pendant ce carême. « *Aujourd'hui ne fermons pas notre cœur mais écoutons la voix du Seigneur* ». La conver-

-
2. Mt 23, 37.
 3. Lc 19, 44b.
 4. Jn 7, 34.
 5. Ps 94.



sion, c'est de reconnaître notre péché à la lumière de l'amour de Dieu. Pas en se mésestimant, pas en s'auto-flagellant, mais en prenant conscience que Dieu nous aime, et qu'Il veut notre salut éternel, même s'Il est obligé, aujourd'hui, de prendre les grands moyens pour nous le rappeler. La preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs.

Aujourd'hui, frères et sœurs, comme à la Samaritaine, Jésus nous dit que Dieu n'est enfermé ni sur cette montagne, ni dans le temple de Jérusalem, mais qu'il nous faut l'adorer en esprit et en vérité. Que nos cœurs de pierre, frappés aujourd'hui par le bâton de Moïse, laissent jaillir l'eau vive de la présence divine. Celui qui boira de cette eau plus jamais n'aura soif. Alors mes amis, comme la Samaritaine, nous pourrons aller annoncer la Bonne Nouvelle aux autres, les mettre en contact avec ce Jésus que nous aurons redécouvert dans nos cœurs, et qu'ils découvriront dans le leur. Et ils pourront nous dire : « *Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons, nous-même nous l'avons entendu, et nous savons que c'est vraiment Lui le sauveur du monde* ».

Frères et sœurs, en ce temps d'épreuve, que le Sauveur du monde nous sauve. ■

6. Jn 4, 42.

4^e dimanche de carême, année A

22 mars 2020

Chapelle de l'ancien Grand Séminaire

Une fois encore, la Parole de Dieu vient nous rejoindre au cœur de nos vies pour les éclairer, leur donner la lumière. Dieu nous parle à travers l'Écriture Sainte et à travers les signes des temps, ces évènements qui marquent nos vies, et que nous devons apprendre à interpréter à la lumière des Saintes Écritures pour pouvoir passer des ténèbres à la lumière, des critères du monde influencés par nos peurs, nos modes, nos idées reçues, aux critères de Dieu.

Dans l'évangile, nous voyons les disciples de Jésus qui raisonnent à la manière du monde. Confrontés à un homme aveugle de naissance, ils posent à Jésus la question qui les préoccupe : « *Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit aveugle ?* » Ils associent son infirmité à une punition. Cette question, frères et sœurs, dans les temps troublés où nous sommes, rejoint bien évidemment les nôtres : d'où viennent les souffrances, les épidémies, les catastrophes qui accablent de plus en plus de personnes aujourd'hui dans le cadre de la crise sanitaire que nous traversons ?

Jésus apporte une réponse : ces malheurs ne viennent pas de Dieu. Dieu est un père qui aime ses enfants, Il nous a envoyé son fils Jésus pour chercher et sauver ceux qui étaient perdus. Ni lui, ni ses parents n'ont péché, mais c'était pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. L'infirmité de cet homme, son handicap, vont permettre la manifestation, c'est-à-dire la révélation des œuvres de Dieu. À travers l'infirmité de cet homme et sa guérison, Dieu veut nous dire quelque chose.

Frères et sœurs, à travers ce que nous vivons aujourd'hui, aussi, Dieu veut nous dire quelque chose. Il veut attirer notre attention, comme un père qui cherche à éduquer ses enfants attire leur attention sur leurs défauts, pour qu'ils puissent s'en corriger, pour qu'ils puissent atteindre à une vie meilleure, plus conforme à leur dignité, plus conforme à ce qu'il attend d'eux, pour atteindre

1. Jn 9, 2.

une vie plus heureuse, plus épanouissante, plus juste.

Mes amis, est-ce que tout va bien dans notre vie personnelle, dans notre vie collective, plus largement dans la vie de notre humanité, pour que Dieu n'ait pas à attirer notre attention sur la marche du monde, sur les priorités de notre société, sur nos choix ? Dieu nous demande aujourd'hui de nous asseoir et de réfléchir. Mon enfant, comment vas-tu ? Agis-tu correctement ? Est-ce que tu traites bien la nature que je vous ai donnée en partage ? Est-ce que vous grandissez bien en tant que société ? et beaucoup d'autres choses encore auxquelles nous pouvons réfléchir.

Nous étions, jusqu'à présent, suroccupés, pris dans le tourbillon de l'action, dans le faire, et bien éloignés, hélas, des grandes questions métaphysiques. Le confinement auquel nous sommes contraints, nous permet aujourd'hui de faire le point comme les marins d'autrefois qui, à l'aide de leur sextant, de leur boussole, les yeux fixés sur l'étoile polaire, prenaient le temps de vérifier s'ils étaient toujours sur la bonne route. C'est un exercice auquel nous nous livrons parfois, à titre personnel, lorsque nous décidons de faire une retraite, en mettant sous nos yeux la perspective des fins dernières de l'homme.

Cet effort, mes amis, il nous est aujourd'hui demandé de le faire collectivement, en humanité. À l'heure où le monde est devenu un gros village, c'est une véritable retraite paroissiale aux dimensions du monde qui nous est offerte. Jamais pareille opportunité n'avait été donnée aux hommes. Saurons-nous en tirer profit ? Pour cela, il nous faut ouvrir les yeux, et c'est précisément le thème de ce quatrième dimanche de carême.

Cet aveugle sur la route, c'est toute l'humanité. Elle est plongée dans les ténèbres de l'ignorance religieuse et du péché. Jésus a vu toute cette détresse, et Il continue à venir pour apporter la véritable libération à tous ceux qui sont aveuglés par leurs certitudes, par leur orgueil, à ceux qui se détournent du vrai Dieu pour s'attacher à des idoles qui ne peuvent pas les combler : l'argent, les richesses, les plaisirs d'un instant qui nous font oublier notre condition. C'est de cet aveuglement que Jésus veut nous guérir.

Pour cela, Il accomplit un geste bien curieux : *« Il cracha à terre, et avec la salive, il fit de la boue. Puis il appliqua la boue sur les yeux de l'aveugle et lui dit : "Va te laver à la piscine de Siloé" »*. Être touché par de la boue, c'est assurément quelque chose qui n'est pas agréable. Lorsque des critiques injustes mettent en cause notre honneur ou notre bonne foi, ne disons-nous pas que nous avons été traîné dans la boue ? Si nous considérons que cette boue a été faite à partir d'un cra-

chat, cela ajoute encore à l'humiliation et au désarroi.

C'est que, précisément, frères et sœurs, pour que nous ouvrons les yeux, il faut que nous soyons touchés par quelque chose qui nous répugne, qui nous fasse comprendre que nous ne sommes pas intouchables, invulnérables. Nous pensions avoir vaincu les maladies par notre science. Nous pensions avoir repoussé les limites de la mort. Nous pensions avoir conquis notre liberté de haute lutte, et nous vivions chacun pour soi au mépris des autres.

Et voilà que nous sommes touchés aujourd'hui par tout ce qui nous répugne : nous sommes malades, nous sommes mortels, nous sommes obligés de faire l'apprentissage de l'obéissance pour préserver le premier des biens communs : la vie. Quelle leçon ! En touchant cet aveugle avec une poignée de boue, Jésus lui rappelle sa condition d'homme tiré de la terre. « *Le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol. Il insuffla dans ses narines le souffle de la vie et l'homme devint un être vivant* »², lisons-nous au deuxième chapitre du livre de la Genèse.



Adelyne Neveux, l'enfant prodigue,
église de Chambellay (Maine-et-Loire).

Frères et sœurs, puisse cette longue retraite qui nous est offerte, ouvrir nos yeux et nous faire comprendre que nous sommes vulnérables et solidaires, sous le regard de Dieu, et dans l'énergie de son souffle. « *Qu'est-ce que l'Homme pour que Tu penses à lui, le fils d'un homme que tu en prendes souci ?* » ■

2. Gn 2, 7.

3. Ps 8, 5.

5^e dimanche de carême, année A

29 mars 2020



L'évangile d'aujourd'hui nous conduit au cœur d'un drame, dans une famille d'amis de Jésus : Marthe, Marie et Lazare, une famille que nous connaissons bien, parce que l'Évangile nous en parle à plusieurs reprises, et le début de notre texte, d'ailleurs, nous le rappelle.

Cette famille vit un drame semblable à ces drames dont nous sommes témoins autour de nous, ou que nous vivons nous-même en cette période d'épidémie. Lazare tombe malade. Ses deux sœurs alertent Jésus, qui aurait pu venir et le guérir. Leur appel est une prière. Mais au lieu de se précipiter chez ses amis, comme ses deux sœurs s'y attendaient, pour ramener la santé dans leur maison, Jésus attend deux jours avant de se mettre en chemin. Deux jours, c'est très long quand on est dans l'angoisse. Ces deux jours ont été suffisants pour que Lazare passe de vie à trépas. Marthe en fera d'ailleurs le reproche à Jésus dès qu'il arrivera, et Marie formulera aussi la même amertume : « *Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort* ».

Pourquoi Jésus a-t-il attendu deux jours avant d'exaucer la prière des deux sœurs de Lazare ? Pourquoi ne s'est-il pas manifesté tout de suite ? Était-ce parce qu'il n'avait pas le pouvoir de guérir Lazare ? C'est la réaction de certains juifs. Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir ? Nous savons bien que la réponse n'est pas là, puisque Jésus a ressuscité Lazare, c'est donc qu'il aurait pu l'empêcher de mourir. Qui peut le plus peut le moins.

Jésus a-t-il attendu deux jours parce qu'il ne s'intéresse pas à la marche du monde, et aux souffrances qu'elle peut générer ? Le Verbe qui était au commencement, et par qui tout fut fait, a posé les lois qui régissent la création, qui fixe le cours des astres, et la puissance des marées. Que les hommes suivent ces lois et tout ira bien. S'ils s'en détournent ou s'ils prétendent s'y soustraire, c'est leur affaire, ce n'est pas le problème de Dieu, qu'ils en paient les conséquences,

1. Jn 11, 21.

il n'interviendra pas. Mais cela ne correspond pas du tout à ce que nous savons de Jésus, lui qui est passé parmi les hommes en faisant le bien. Jésus aurait-il tardé à venir parce qu'il n'aimait pas Lazare ? Certainement pas puisque l'évangile atteste du contraire. Les deux sœurs font appeler Jésus en lui faisant dire : « *Celui que tu aimes est malade²* ». Et l'évangile nous dit : « *Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare³*. » Il pleure devant son tombeau, et les juifs, en le voyant pleurer, disent « *Voyez comme Il l'aimait !⁴* »

Alors pourquoi Jésus n'est-il pas venu plus vite ? C'est une question que nous nous posons toujours face à la souffrance, au malheur, à la mort. C'est l'éternel question du mal : pourquoi Dieu le permet-il ? Et c'est une question que nous nous posons avec encore plus d'acuité, en ce temps où nous souffrons. Jésus, dans l'évangile d'aujourd'hui, nous donne un début de réponse : « *Cette maladie ne conduit pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu afin que, par elle, le Fils de Dieu soit glorifié* ». Et encore, quand il apprend la mort effective de Lazare : « *Je me réjouis de n'avoir pas été là à cause de vous, pour que vous croyiez⁵* ».

Il est donc d'abord question de la gloire de Dieu, et ensuite, il est question de la foi : « *Pour que vous croyiez* ». La référence à la gloire de Dieu est une invitation à porter sur toute chose un regard surnaturel, illuminé par la gloire de Dieu, à tout considérer à la lumière de sa fin, à tout voir du point de vue de Dieu qui peut ressusciter les morts alors même qu'ils sentent déjà. C'est une invitation à ne pas nous enfermer dans nos perspectives matérialistes marquées par la finitude. Avec Dieu rien n'est jamais fini ! Notre histoire avec Dieu, quoiqu'il arrive, est toujours une histoire qui finit bien ! Et rien en ce monde n'est plus important que cette heureuse fin.

L'Apocalypse même, dont certains se plaisent à voir, en tremblant, des images dans ce qui nous arrive, n'est rien d'autre que l'heureuse fin de l'histoire, le triomphe de Dieu et de ses amis. Pour porter sur toute chose ce regard surnaturel, ce regard qui donne sens, ce regard qui libère de toute angoisse, ce regard qui émerge du brouillard des larmes, ce regard qui ouvre à l'espérance, nous avons besoin de la foi. Et c'est précisément pour que la foi qui est le bien le plus précieux puisse naître, pour que la foi puisse s'affermir, grandir, se consolider, pour que la foi puisse se partager et rayonner, que la famille et les amis de Lazare, et Jésus Lui-même, qui pleurerait devant son tombeau, ont vécu cette

2. Jn 11, 3.

3. Jn 11, 5.

4. Jn 11, 36.

5. Jn 11, 4.

6. Jn 11, 15.

épreuve. Jésus ne se met pas à côté, ou au-dessus de cette épreuve. Il la vit avec eux et il souffre, et il pleure. Pourquoi ? « *À cause de vous, pour que vous croyiez* ».

L'évangile aujourd'hui nous montre comment Marthe a vécu cet approfondissement de la foi, cet affermissement, cette croissance, cette consolidation. Elle est appelée à une transformation qualitative de sa foi. Dans son dialogue avec Jésus, et c'est en cela que réside la prière, elle passe du « *je sais* » au « *je crois* ». « *Jésus lui dit : "Ton frère ressuscitera". Marthe reprit : "Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour* ». Elle sait son catéchisme, Marthe, et elle le récite. Mais Jésus pousse plus loin : « *Moi Je suis la résurrection et la vie, crois-tu cela ? Elle répondit "Oui Seigneur, je le crois. Tu es le Christ, le Fils de Dieu, Tu es celui qui vient dans le monde"* ». Il lui a fallu quatre jours, et ce long dialogue avec Jésus, qui ne l'avait pas encore exaucée, pour passer du « *je sais* » au « *je crois* ». Pour passer des connaissances de son catéchisme, à une foi existentielle, à une foi vécue et qui fait vivre. Et cette expérience qui l'a menée jusque-là, cette expérience si douloureuse, cette expérience de souffrance, de maladie, de mort, de deuil, cette expérience vécue en famille, avec Jésus, qui, lui aussi, a souffert et pleuré, cette expérience porte du fruit dans la communion des saints. « *Beaucoup de juifs qui étaient venus crurent en lui* ».

Et si l'épreuve que nous vivons aujourd'hui, frères et sœurs, cette épidémie, nous était donnée pour que nous puissions faire, nous aussi, ce saut qualitatif dans la foi ? Dimanche dernier, nous avons écarté l'idée que ce pourrait être un châtement de Dieu. Nous avons retenu l'idée que ce pourrait être un temps de discernement, un temps de réflexion, une façon pour Dieu d'attirer notre attention sur nos égarements, une façon pour Dieu d'ouvrir nos yeux d'aveugles. Et si c'était aussi une invitation à la vraie foi ? Il y a si longtemps que nous l'avons oubliée. Notez bien, mes amis, que Marthe avait un avantage sur nous : elle connaissait son catéchisme. Mais nous, nous l'avons oublié, les jeunes générations ne l'ont même jamais appris. Il a fallu quatre jours d'épreuves à Marthe pour faire ce chemin. Nous faudra-t-il quatre semaines, quatre mois, quatre ans, quatre siècles ? Personne ne le sait.

Tout ce que nous savons c'est qu'avec Dieu, dans la foi, nous serons toujours vainqueurs. L'histoire sainte est une histoire qui finit toujours bien. ■

7. Jn 11, 26.

8. Jn 11, 27.

9. Jn 11, 45.

Dimanche des rameaux, année A

5 avril 2020

Avec toute l'Église, nous entrons aujourd'hui dans la Semaine sainte, « *la grande semaine* » comme l'appelaient les premiers chrétiens. Une semaine d'ombres et de lumières, à l'image de nos vies, qui nous fait passer par la mort avec Jésus, pour nous conduire à sa résurrection. Et nous venons ensemble, chacun chez soi, mais unis dans une communion de prière très intense qui nous fait goûter de façon toute particulière, l'unité spirituelle du peuple de Dieu, d'entendre le récit de la Passion de Notre-Seigneur dans l'Évangile de saint Matthieu.

Ce texte aurait beaucoup de choses à nous dire; tant de drames particuliers et personnels viennent se greffer sur LE drame, la grande épreuve de Jésus : les desseins meurtriers des grands prêtres à qui la mort de Jésus ne suffit pas et dont ils veulent aussi contrôler le tombeau, la trahison de Judas et ses remords, le triple reniement de Pierre, la vaine tentative de Pilate pour libérer Jésus, l'insistance de la femme du gouverneur, la fidélité des saintes femmes jusqu'à la croix et jusqu'au sépulcre, le geste d'humanité de Joseph d'Arimathie qui offre une sépulture, mais aussi tous les anonymes, les servantes qui poussent Pierre au reniement, les délateurs, les faux témoins, les foules versatiles qui acclament Jésus puis réclament sa mort avec la même ardeur... La grande histoire est ainsi tissée d'aventures singulières où se croisent toutes sortes de destins, d'initiatives bonnes ou mauvaises : ombres et lumières.

Nous aussi, frères et sœurs, nous vivons des événements qui appartiennent à la grande histoire. Nous vivons un de ces événements au travers desquels s'écrit l'histoire du salut, et nos vies singulières tissent la trame de ces événements. Comment les vivons-nous pour que nos vies échappent à leur part d'ombre, et puissent rayonner de la lumière de la résurrection ? En gardant les yeux fixés sur le protagoniste essentiel de ce drame : Jésus. En entrant dans ses sentiments d'abandon, mais plus que d'abandon, d'adhésion à la volonté du Père, en contemplant sa prière et sa détermination. Au moment d'être livré et d'entrer librement dans sa Passion, Jésus prie.

Aujourd'hui, pour faire face aux dangers qui nous menacent, nous aussi nous prions, et nous voyons se développer toute sorte d'initiatives : des neuvaines pour arrêter l'épidémie, des *Jéricho* pour délivrer la France et le monde des influences maléfiques. Même des prêtres cèdent à cela : c'est à qui montera le plus haut avec le Saint-Sacrement pour qu'il voie mieux et bénisse plus loin. Certains manifestent de vrais talents d'équilibristes. La semaine dernière, un prêtre marchait sur le faîte d'une église parisienne au risque de se rompre le cou et de casser l'ostensoir. Nous avons même reçu la requête de survoler le diocèse en avion pour le bénir ! Depuis l'Ascension, je ne pense pas que nous puissions faire monter Jésus plus haut. Cet attrait pour la prière est, certes, louable en ce temps d'épreuve, mais j'avoue que, ce qui me gêne, c'est qu'il y a toujours dans ces circonstances, une caméra bien placée qui immortalise la scène et la diffuse aussitôt sur les réseaux sociaux.

« Lorsque tu veux prier, nous disait Jésus au début du carême, rentre dans ta chambre, ferme la porte et là, prie ton Père qui est présent dans le secret. Ton Père, qui est présent dans le secret, te le revaudra. » C'est ce que fait Jésus, à l'écart de ses disciples endormis.

Ce qui me gêne aussi, c'est la conception de la prière que dénotent beaucoup de ces initiatives. La prière ne change pas la réalité d'un coup de baguette magique ! Si, à travers cette crise sanitaire, Dieu veut nous purifier, nous ouvrir les yeux sur nos errements personnels et collectifs, nous faire passer comme Lazare à une nouvelle façon de vivre, est-ce à nous de lui faire comprendre que la leçon a porté ? Est-ce à nous de sonner la fin de la partie, et de lui dire que le travail de conversion est désormais parfaitement accompli ?

Le but de la prière n'est pas de changer la volonté de Dieu, mais de nous faire entrer dans la volonté de Dieu. Le but de la prière n'est pas de nous donner la santé, mais de nous donner le salut. Il ne s'agit pas de transformer la volonté de Dieu, mais de nous transformer. Il ne s'agit pas de parler à Dieu pour Lui dire ce dont nous pensons avoir besoin – il le sait –, il s'agit de nous mettre à l'écoute de Dieu pour qu'il nous dise ce dont nous avons besoin, ce que nous devons faire. *« Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille, et moi je ne me suis pas révolté »*, nous disait le prophète Isaïe dans la première lecture. C'est tout le sens de la prière de Jésus au jardin des Oliviers. *« Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi, cependant, non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux »*. Et Jésus ne demande

1. Mt 6, 6.

2. Is 50, 5.

3. Mt 26, 39.

pas à son père de lui envoyer plus de douze légions d'anges pour le délivrer de ses ennemis, mais de lui donner la force d'affronter ses ennemis. La prière Lui donne la force d'accomplir les Écritures. La prière nous fait comprendre ce que Dieu attend de nous et nous donne la force de le vivre dans la durée.

À côté de Jésus, d'autres protagonistes de la Passion peuvent nous inspirer. Je pense tout particulièrement à Simon de Cyrène. L'Évangile de saint Matthieu ne dit presque rien de lui. Marc, dans son évangile, nous dit qu'il était le père d'Alexandre et de Rufus que nous ne connaissons pas davantage. Et pourtant, quelle place n'a-t-il pas occupée au cœur de la Passion ! Simon de Cyrène a pris la place de l'autre Simon, Simon-Pierre qui aurait dû être là. Il a pris la place de tous les disciples qui avaient fui. Car, dit Jésus : « *Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* ». Lui qui venait de la lointaine ville de Cyrène dans l'actuelle Lybie, il s'est fait le prochain du Fils de Dieu qui sauvait l'humanité. Il s'est fait solidaire de celui qui souffrait.

Mes amis, en ce moment où chacun d'entre nous expérimente ses limites et sa fragilité, en ce moment où la peur fait renaître parfois des réflexes d'égoïsme, fait resurgir des attitudes de méfiance, de délation, que l'exemple de Simon de Cyrène nous inspire des attitudes de solidarité, et nous fasse découvrir tous les moyens, même les plus simples, les plus insignifiants, de nous aider à porter la croix les uns des autres. ■



4. Mt 16, 24.

Messe chrimale, année A

7 avril 2020

Mes amis, nous sommes réunis ce matin pour célébrer la messe chrimale qui est un moment essentiel de la vie de l'Église. La messe chrimale est un élément de la liturgie du Jeudi saint, jour où nous commémorons l'institution de l'Eucharistie et donc aussi l'institution de tous les sacrements. On l'anticipe au mardi par commodité, parce que le Jeudi saint, les prêtres sont pris dans leur paroisse, et parce que les chrétiens n'iraient pas à la messe deux fois le même jour. Mais en l'anticiplant, on lui fait perdre une grande partie de son sens parce qu'on la détache du Triduum pascal, qui est l'origine matricielle de la vie chrétienne en général, et de la vie sacramentelle en particulier.

La messe chrimale est la mère de toutes les célébrations liturgiques, la mère de tous les sacrements. Les huiles qui servent au baptême, à la confirmation, à l'ordination, au sacrement des malades, y sont bénies ou consacrées. Les prêtres, qui sont les ministres des sacrements, y renouvellent les promesses de leurs engagements entre les mains de l'évêque. Tous les sacrements qui seront célébrés tout au long de l'année dans le diocèse ont donc leur origine, sont comme enracinés, dans la messe chrimale. Et le peuple de Dieu, qui est constitué et construit par les sacrements qui font son unité, est normalement heureux de participer à cette célébration.

Aujourd'hui, comme c'est le cas depuis le troisième dimanche de carême, nous ne pouvons pas nous réunir normalement, librement pour célébrer parce que nous sommes confinés. Même les prêtres ne sont pas là. Ils sont représentés par quelques-uns d'entre eux qui renouvelleront les promesses sacerdotales en leur nom : belle image de l'unité du presbyterium !

Nous le voyons, la crise sanitaire grave que nous traversons a un impact sur la vie de l'Église, et nous pouvons légitimement en ressentir une certaine frustration. Beaucoup s'en inquiètent et ont l'impression que la Semaine sainte n'est pas célébrée, que Pâques ne sera pas célébré. Bien sûr, on peut suivre des offices à la radio, et même les voir sur la chaîne *Youtube* du diocèse, mais ce n'est pas la même chose.

L'un d'entre vous m'écrivait avant-hier ne pas pouvoir se contenter de messes virtuelles. Les messes auxquelles vous participez depuis chez vous ne sont pas des messes virtuelles. Est virtuel ce qui n'est pas réel ! Les messes que

vous entendez en direct sont des messes réelles, qui sont réellement célébrées par vos prêtres qui ont continué à célébrer fidèlement la messe pendant toute cette période. Si vous les regardez en différé, vous regardez le film d'une messe, mais si vous les regardez en direct, vous voyez ce que le prêtre est réellement en train d'accomplir.

Certes, le moyen de la sono de l'église ne suffit pas pour que vous l'entendiez, et il faut un moyen technique supplémentaire et plus performant, qu'est la radio. Certes, vos lunettes ne vous suffisent pas pour voir, et il faut un moyen technique supplémentaire et mieux adapté, la webcam, mais l'événement que vous voyez est un événement réel, auquel vous vous associez par la prière. Même si, au lieu d'être à votre place habituelle derrière le troisième pilier à droite, vous êtes plus loin, je suis en train de célébrer la messe chrismale.

Lorsque nous réfléchissons à cette épidémie de coronavirus, nous voyons assez facilement les leçons qu'elle donne à la société, les limites qu'elle fait apparaître, les fragilités qu'elle révèle, le coup qu'elle porte aux rêves de toute-puissance de l'homme, et à ses désirs prométhéens. Nous comprenons qu'après, plus rien ne pourra, plus rien de ne devra être comme avant. Nous saisissons les conséquences civilisationnelles qu'il faudra en tirer. Nous avons peut-être beaucoup plus de mal à comprendre en quoi elle interroge l'Église, ce qu'elle remet en cause, dans notre façon de comprendre et de pratiquer la foi. Et c'est normal, on ne critique pas l'Église comme on peut critiquer la société, parce qu'on ne critique pas sa mère. Celui qui critiquerait sa mère ne jetterait pas l'opprobre sur sa mère, mais il jetterait l'opprobre sur lui-même, parce qu'un fils bien né, un fils digne de ce nom, ne critique pas sa mère, Dieu ne le veut pas. « *Tu honoreras ton père et ta mère* ».

Mais cela ne nous empêche pas, mes amis, de nous interroger sur notre pratique, sur l'esprit qui l'anime, sur les priorités que nous nous sommes données, sur les glissements qui se sont peut-être effectués. Certes, le carême a été marqué par moins de rassemblements, moins de manifestations caritatives, de bols de riz, de courses solidaires. Son impact sociologique a été moins important.

Est-ce qu'il a été moins fécond ? Il a eu moins de surface, est-ce qu'il a eu moins de profondeur ? Est-ce que chacun d'entre nous n'a pas vécu le désert ? Est-ce que chacun d'entre nous n'a pas eu l'occasion de se retrouver « *seul devant Dieu et devant son propre péché* » selon le mot d'Adrienne Von Speyr ? Est-ce que le carême, c'est de faire des tas de choses, ou est-ce que le carême, c'est d'aller au désert avec Jésus ? Est-ce que chaque baptisé ne peut pas dire,



Messe chrismale 2019. Le prêtre, configuré au Christ prêtre le jour de son ordination, a un rôle d'intercession.

avec Jésus dans l'évangile d'aujourd'hui : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction* » ? Est-ce que chaque baptisé n'éprouve pas la présence de Dieu dans son cœur, « *plus intime à moi-même que moi-même* » comme le disait saint Augustin ?

Est-ce que la notion de participation active des fidèles à la liturgie demandée par le Concile, n'a pas été incomprise, dévoyée, superficialisée ? Qui agit dans la liturgie ? Est-elle l'œuvre des hommes ou l'œuvre de Dieu ? Est-ce que ce sont les hommes qui se sauvent par leurs actions, ou est-ce Jésus qui les sauve par l'offrande de son sacrifice ? Est-ce que la messe a moins de valeur ou moins d'utilité pour le salut du monde parce que je n'y suis pas ? Est-ce que la messe est virtuelle parce que je suis absent ? Est-ce que notre façon de vivre notre foi n'a pas été marquée par un certain pélagianisme, à l'heure où l'homme affirmait sa toute-puissance ? Est-ce que ce sont nos actions humaines qui nous sauvent ou est-ce que nous devons nous laisser sauver par Dieu ? Si ce carême de 2020 nous a permis de nous poser toutes ces questions, dans le secret de notre confinement mais en Église, peut-être alors n'aura-t-il pas été inutile.

Pour les prêtres aussi, un petit nombre est là mais beaucoup m'entendent et j'en suis un, je peux donc parler en mon nom : nous avons dû apprendre à célébrer tout seul mais au nom de tous. Beaucoup de gens, souvent des gens inattendus, nous ont dit « *Priez pour nous* », et ils nous l'ont dit parfois de façon très émouvante, avec conviction, avec une certaine détresse dans la voix, et nous avons peut-être mieux compris le rôle d'intercesseur qui nous a été donné par notre configuration au Christ prêtre, le jour de notre ordination. Il est écrit au deuxième chapitre du livre de Joël ! « *Entre le portail et l'autel, les prêtres, serviteurs du Seigneur, iront pleurer et diront : pitié Seigneur, pitié pour ton peuple, n'expose pas ceux qui t'appartiennent* » ? Et c'est ça aussi la charité pastorale.

L'Évangile nous dit que Jésus en choisit douze pour qu'ils demeurent avec Lui et pour les envoyer prêcher. Aujourd'hui, nous reconnaissons que, bien souvent, nous avons inversé ces deux termes. Nous avons plus prêché que nous ne sommes demeurés avec Jésus. Lorsque nous sortirons du confinement, et de la vie de chartroux qui nous est imposée, nous constaterons que Dieu aura beaucoup plus agi dans les cœurs que nous n'aurions pu le faire nous-mêmes par les meilleures techniques d'évangélisation. Pussions-nous alors en rendre grâce, et ne pas nous mettre en tête que nous aurons à rattraper le temps perdu. ■



1. Lc 4, 18.

2. Livre de Joël 2, 17.

Jeudi Saint, année A

9 avril 2020

A lors que le diable avait déjà mis dans le cœur de Judas l'intention de le livrer, Jésus se lève de table, dépose son vêtement et prend un linge qu'il se noue à la ceinture, puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors, il se met à laver les pieds de ses disciples.

Jésus aima les siens, il les aima jusqu'au bout. C'est par amour que Jésus se dépouille aujourd'hui de son vêtement, pour s'humilier devant ses disciples en leur lavant les pieds. C'est parce qu'il aime les siens jusqu'au bout qu'il choisit de leur donner cet exemple d'entraide fraternelle, en les invitant à faire de même. C'est au nom de son amour sans limites qu'il se met au service des siens jusqu'au don de lui-même, jusqu'à la mort, pour libérer ceux qui sont enchaînés dans les ténèbres et l'ombre de la mort. En ce premier jour du Triduum pascal, le Christ nous dit qu'il n'y a pas d'amour authentique sans un véritable dépouillement de soi pour le service du prochain.

Aujourd'hui, nous aussi mes amis, nous avons été contraints de nous dépouiller de notre liberté d'aller et venir pour le service du prochain, pour le bien commun, pour que la maladie ne passe pas par nous pour en atteindre d'autres, peut-être plus fragiles qui n'y survivraient pas, pour ne pas surcharger le personnel soignant déjà débordé par de nouveaux cas.

Vous avez entendu ces deux phrases qui sortent aujourd'hui du plus profond du cœur du Christ. La première, dans l'évangile : *« C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez vous aussi comme j'ai fait pour vous »*. La deuxième, dans la lettre de saint Paul aux Corinthiens : *« Faites cela en mémoire de moi »*. Ces deux phrases, ces deux gestes vont de pair. Le Christ attire aujourd'hui notre attention sur le fait que son corps et son sang, qui nous rassemblent dans l'unité, ne sont profitables que s'il existe un véritable esprit de service les uns à l'égard des autres. *« Il se lève de table »*, nous dit saint Jean dans l'évangile, *« Il dépose son vêtement, alors il se met à laver les pieds de ses disciples »*.

Aujourd'hui le Christ se dépouille de son vêtement, préfiguration de ce qui se passera demain lorsqu'on lui arrachera ses vêtements pour les voler, pour les tirer au sort, pour les vendre, et qu'il se retrouvera nu devant une foule hos-

tile juste avant sa crucifixion.

Aujourd'hui le Christ se dépouille de son vêtement, c'est-à-dire de la marque de sa dignité pour se mettre au service de ses disciples. Nous connaissons peut-être la souffrance de gens qui n'ont pas de vêtements. Ils sont atteints dans leur dignité. Aujourd'hui le Christ dépose ses vêtements pour montrer à ses disciples quelle est sa véritable mission, son véritable chemin, celui qui le conduit à la croix. Aujourd'hui, il se dépouille lui-même devant eux, il se fait pauvre, et à leur grande surprise, il s'humilie, en s'agenouillant devant eux pour leur laver les pieds. Son geste est l'inverse du geste de Judas, qui veut s'enrichir de trente deniers d'argent ou qui, peut-être, veut pousser Jésus dans ses retranchements pour qu'il prenne le pouvoir. Par ce geste, Jésus veut toucher le cœur de ses disciples et le nôtre. Il veut nous montrer que la vie chrétienne doit se baser sur ce dépouillement de soi pour le service du prochain. La terrible réponse de Jésus au refus de Pierre nous le montre : « *Si je ne te lave pas les pieds, tu n'auras pas de part avec moi* », c'est-à-dire si tu refuses d'être aimé pour aimer à ton tour, tu ne partageras pas mon royaume. Il faut que tu acceptes, Pierre, l'exemple que je te donne, pour que tu puisses faire toi aussi de même à ton tour. Jésus se dépouille pour que nous nous dépouillions aussi, pour le bien et le service de tous.

Le deuxième acte du Christ aujourd'hui, c'est le don de Lui-même. Il prend du pain et du vin, les donne à ses disciples et leur dit : « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang, livré, versé pour vous* ». Il s'humilie et se dépouille pour donner l'exemple à ses disciples, Il se donne lui-même à ses disciples pour demeurer toujours dans leur cœur. « *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* »

Dans son exhortation apostolique *Sacramentum Caritatis*, le pape Benoît XVI nous disait qu'à travers le sacrement de l'Eucharistie, Jésus fait entrer ses disciples dans son heure. Il nous montre ainsi le lien qu'il a voulu entre lui et nous, entre sa personne et l'Église.

Aujourd'hui, frères et sœurs, la plupart d'entre vous ne pourront pas partager le repas du Seigneur, ne pourront pas se nourrir de son corps que Jésus livre pourtant pour eux. Mais, chacun d'entre nous peut se donner comme le Christ, et entrer ainsi dans son heure, dans l'heure de sa Passion, dans l'heure de son offrande, par le respect des consignes qui nous sont données, par l'attention que nous pouvons porter aux autres, par l'exercice de la charité, par la préservation du bien commun, par l'abandon à la volonté de Dieu sur nos vies. « *C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez vous aussi comme j'ai fait pour vous.* » ■

Vendredi Saint - Office de la Passion

Année A

10 avril 2020

Mes amis, nous venons d'entendre la Passion de Jésus dans l'Évangile de saint Jean. Nous avons entendu le récit de l'extraordinaire courage du Christ. Dans ce moment unique de l'histoire, dans ce moment unique de l'éternité, Il agit en Fils de Dieu, Il agit en souverain, il entre librement dans sa Passion. C'est lui qui prend l'initiative, c'est lui qui se donne librement à ses bourreaux, c'est lui qui se désigne aux soldats et aux gardes venus pour l'arrêter : « *Je vous l'ai dit, c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir* ». Le Christ se donne librement pour accomplir la volonté du Père, Il se donne pour libérer ses disciples.

Hier je vous disais que nous étions appelés à être serviteurs les uns à l'égard des autres, aujourd'hui, la liturgie nous invite à être des serviteurs dans la liberté d'un dépouillement total, dans la liberté d'un amour qui se donne jusqu'au bout. Le Christ a vécu jusqu'à l'extrême, son amour pour ses disciples. Il se donne à la croix, Il se donne à la mort, pour le salut de tous. Quel dépouillement plus parfait, quel don plus total, quel amour plus grand que celui de se donner soi-même pour le bien de l'humanité ? « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime* ».

Au cours de la lecture de la Passion, nous avons pu entendre, méditer, contempler les souffrances qu'a endurées le Fils de Dieu. Souffrances qui l'ont défiguré, comme l'avait annoncé le prophète Isaïe : « *La multitude avait été consternée en le voyant, car il était si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme* ».

Toutes ces souffrances, ces humiliations ont été vécues par le Christ à cause de nos péchés. Il s'est lui-même offert en sacrifice d'expiation. Nous avons en Jésus, dit l'épître aux Hébreux, le Grand Prêtre par excellence, celui qui est capable de partager nos faiblesses, celui qui s'est dépouillé lui-même jusqu'à la mort.

Mes amis, aujourd'hui encore le Christ nous donne un exemple. L'exemple du dépouillement jusqu'à l'extrême. Il a enduré tant de souffrances

1. Jn 18, 8.

2. Jn 15, 13.

3. Is 52, 14.

parce qu'il aima les siens. Il aima l'humanité toute entière, en général et en particulier, tous et chacun de ceux qui vivaient avant lui depuis la création du monde. Tous et chacun de ceux qui vivaient en même temps que lui, tous et chacun de ceux qui vivront après lui jusqu'à la fin des temps, dans tous les pays, dans tous les continents, en santé comme en maladie, en pauvreté comme en richesse, en péché comme en sainteté ; de telle sorte qu'il pourrait dire à chacun, dans son omniscience : j'ai versé pour toi telle goutte de mon sang, telle et telle larme, telle blessure, tel coup que j'ai reçu, telle chute sur le chemin du calvaire, c'était pour toi. Et le cœur le plus dur fondrait en entendant cela.

Mais ce n'est pas assez, c'est trop peu encore pour son amour pour chacun d'entre nous. Pour les reconnaissants comme pour les ingrats, pour le juste comme pour l'impie, pour le bon larron comme pour le mauvais, le Christ est mort tout entier, de telle sorte que chacun d'entre nous peut dire avec saint Paul dans l'Épître aux Galates : « *Le Fils de Dieu m'a aimé et il s'est livré pour moi* ». ■



Calvaire intérieur, cathédrale Saint-Pierre.

Vigile pascale – Samedi saint

Année A

11 avril 2020

Mes amis, les lectures qui nous sont proposées par la liturgie de l'Église tout au long de la vigile pascale, ces lectures qui partent de la création du monde, pour arriver à la résurrection de Jésus, qui en est le couronnement, nous montrent que Dieu n'a jamais cessé d'être présent à l'histoire du monde. Elles constituent un chemin de lumière dans les ténèbres de notre humanité.

Dieu est celui qui a créé le monde par amour. Dieu est celui qui a vu la misère de son peuple en Égypte, et qui a décidé de venir le sauver.

Dieu est encore celui qui a parlé par les prophètes, pour reprocher à son peuple ses infidélités, pour le rassurer, le consoler, et le ramener vers Lui, chaque fois qu'il risquait de se perdre. Dieu est enfin celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts. À travers toutes les vicissitudes de l'histoire des hommes, tissée d'ombres et de lumières, de faiblesses et de forces, une histoire tissée par la fidélité de Dieu et l'infidélité des hommes, toujours prête à renaître depuis le péché originel, sous tous les prétextes, à toutes les occasions et sous toutes les formes, Dieu reste fidèle. Dieu est le Dieu de l'Alliance, qui aime son peuple d'un amour de prédilection, et c'est le premier enseignement de cette vigile pascale, un enseignement qui s'adresse à notre intelligence.

Mais écouter la Parole de Dieu, c'est bien plus que de recevoir la communication de faits qui se sont déroulés dans le passé, d'événements qui ont été mis par écrit pour notre instruction. À chacune des lectures que nous avons entendues, nous avons répondu : « *Nous rendons grâce à Dieu* ». C'est le deuxième enseignement de cette vigile pascale, un enseignement qui s'adresse au cœur. Chaque juif croyait qu'en ses ancêtres, il avait traversé la Mer Rouge, et qu'en ses descendants, il verrait la venue du Messie. En rendant grâce à Dieu pour ce que nous avons entendu, nous avons reconnu que Dieu demeure présent dans notre histoire, et nous, dans son éternité.

Nous avons remercié Dieu de nous avoir créés en Adam. Nous avons remercié Dieu de nous avoir fait passer la Mer Rouge, de nous avoir tirés de toute sorte d'esclavage, depuis notre naissance jusqu'à aujourd'hui. Nous avons remercié Dieu de nous avoir ressuscités en Jésus-Christ. Saint Paul nous a rappelé, dans

la Lettre aux Romains que, par le baptême, nous participons sacramentellement à la mort et à la résurrection de Jésus. « *Frères, nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés.* » Et saint Paul de continuer : « *Si nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle nous aussi, comme le Christ qui, par la toute puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts¹* ». Et notre cœur s'ouvre à l'action de grâce, oui vraiment, nous rendons grâce à Dieu, oui vraiment, louange à toi, Seigneur Jésus !



Mes amis, dans les ténèbres qui nous entourent, dans les dangers de l'épidémie qui nous menacent, dans les murs qui nous confinent, comme le corps du Christ était confiné dans l'obscurité de son tombeau, au début de cette nuit de Pâques, nous avons cette certitude : nous savons que nous sommes déjà ressuscités, et nos cœurs s'ouvrent à la joie de l'espérance.

La nuit de Pâques parle à notre intelligence, elle parle à notre cœur, elle parle aussi à notre volonté, et c'est le troisième enseignement que je voudrais tirer de cette vigile pascale. Il nous vient de l'évangile, et il a nous a été fait par deux fois, par les anges et par Jésus lui-même. C'est un appel à nous tourner vers le Christ, et à nous mettre en marche à sa suite. « *Allez dire à ses disciples : Il est ressuscité d'entre les morts, et voici qu'il vous précède en Galilée²* ». « *Allez annoncer à mes frères* », dit Jésus, « *qu'ils doivent se rendre en Galilée, c'est là qu'ils me verront³* ».

La joie de Pâques, mes amis, ne couvre pas aujourd'hui l'angoisse des malades, la douleur des familles qui ont perdu un être cher, mais elle nous met en marche vers l'avenir, elle nous pousse à l'action pour construire le jour d'après, pour construire le jour de la résurrection quand l'homme, ayant fait l'expérience de sa fragilité, de sa faiblesse, de sa vulnérabilité, comprendra enfin qu'il doit revenir à l'alliance à laquelle Dieu n'a jamais cessé d'être fidèle. ■

1. Rm 6, 3.

2. Rm 6, 4.

3. Mt 28, 7.

4. Mt 28, 10.

Messe de la résurrection, année A

Dimanche 12 avril 2020

Frères et sœurs, je suis heureux de vous accueillir ce matin dans cette chapelle du Grand Séminaire de Vannes, dans laquelle nous avons transféré les activités de la cathédrale Saint-Pierre depuis que nous sommes confinés.

Nous sommes réunis ce matin, réunis malgré les distances qui nous séparent. Nous sommes réunis dans la même foi, dans la même espérance, dans le même amour, nous sommes réunis dans la même communion au Christ ressuscité. Ce qui nous réunit est donc plus fort que les contingences qui nous séparent. La vie est plus forte que la mort.

C'est la grande leçon de ce matin de Pâques, puisque le Christ, confiné dans son tombeau, surveillé par les gardes, et ressuscité d'entre les morts, est sorti vainqueur. La pierre qui fermait le sépulcre a été déplacée. Nous l'avons chanté tout à l'heure dans la séquence : la vie et la mort se sont affrontées dans un duel prodigieux. Le roi de la vie était mort, vivant, il règne. Et les linges vides et posés à plat du tombeau sont tout à la fois le signe de sa mort, et la preuve de sa résurrection, preuve qui entraînera la foi de Jean dès qu'il le constatera. Le dernier mot de l'histoire appartient toujours à Dieu, il appartient à celui qui est le Vivant.

Nous ne sommes pas réunis ce matin pour nous souvenir d'un fait divers du



Auray, église Bienheureux-Charles-de-Blois.

passé, mais pour vivre ensemble un évènement qui nous concerne tous : la résurrection du Christ. Nous sommes réunis pour célébrer le Christ « *ressuscitant* ». Cet évènement nous touche, tous et chacun personnellement, car il transforme notre propre manière de vivre. Saint Paul nous l'a dit dans la Lettre aux Colossiens : « *Nous sommes ressuscités avec le Christ* ». Dans la Lettre aux Romains que nous avons entendue hier soir à la vigile pascale, il nous le disait déjà : « *Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés.* » Si, par le baptême dans la mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle nous aussi, de même que le Christ, par la toute-puissance du Père, a été ressuscité d'entre les morts.

La vie du Christ ressuscité nous a déjà transformés intérieurement le jour de notre baptême en faisant de nous des enfants de Dieu. Et cette transformation toute intérieure, elle doit se voir, elle doit se traduire dans notre façon concrète de vivre, dans notre agir. « *Vous êtes ressuscités avec le Christ, nous dit saint Paul, recherchez donc les réalités d'en-haut : c'est là que le Christ est assis à la droite de Dieu. Tendez donc vers les réalités d'en-haut et non vers celles de la Terre.* »

Que sont ces réalités d'en-haut ? Il ne s'agit pas de vivre dans un monde imaginaire, ni d'avoir la tête dans les nuages. Il ne s'agit pas d'élaborer je ne sais quelle construction de l'esprit. Il ne s'agit pas de regimber devant les réalités, en exigeant de Dieu qu'il supprime les conséquences que nous avons recherchées frénétiquement durant des décennies. Paul nous invite simplement à centrer notre vie sur le Christ, à intérioriser dans nos vies la vie du ressuscité.

Nous ne devons pas seulement rechercher les biens terrestres, ou les satisfactions matérielles, nous devons prendre conscience que notre vie n'a de sens et de valeur que dans la mesure où elle est unie au Christ dans l'amour.

Rechercher les réalités d'en haut signifie vivre pleinement les vertus théologiques que nous avons reçues au baptême ; vivre dans la foi, en union au Christ ressuscité ; vivre dans l'espérance de la grâce de Dieu pour chaque instant de notre vie, et dans l'espérance indestructible de la vie éternelle ; vivre dans la charité, dans l'amour de Dieu qui nous vient du cœur de Jésus. Dans les versets qui suivent la péricope³ que nous avons lue en deuxième lecture, saint Paul précise que les réalités d'en-haut sont la bienveillance, l'humilité, la bonté, la douceur, la patience, le pardon mutuel. Frères et sœurs, puissent ces qualités du croyant au Christ ressuscité, puissent ces réalités d'en-haut, nous aider à vivre l'heure présente et à construire le monde d'après. C'est la grâce que je vous souhaite en ce beau jour de Pâques. ■

1. Rm 6,3-5.

2. Col 3,11-5.

3. La péricope est un extrait de texte liturgique qui fait un tout en lui-même et qui permet un commentaire (www.Eglise.catholique.fr/glossaire/pericope/).

2^e dimanche de Pâques, année A

19 avril 2020

Ce deuxième dimanche de Pâques a reçu différents noms dans l'histoire de la liturgie. Dans l'Antiquité chrétienne on l'appelait le dimanche « *in albis* », *en aube*, en blanc, parce que c'était le jour où, ceux qui avaient été baptisés dans la nuit de Pâques, revenaient huit jours après pour déposer les vêtements blancs qu'ils avaient reçus à l'occasion de leur baptême. Cela signifiait qu'ils n'étaient désormais plus des néophytes, mais qu'ils étaient considérés comme pleinement chrétiens.

Plus tard, on l'a appelé le « *dimanche de Quasimodo* », parce que, dans le missel romain, c'est le premier mot de l'antienne d'ouverture, de l'introït : « *Comme des enfants nouveau-nés ont soif de lait, soyez avides du lait de la Parole.* » Et c'est aussi une référence aux nouveaux baptisés qui doivent se nourrir de la Parole de Dieu pour devenir véritablement adultes dans la foi et la pratique chrétienne. Nous aurons donc, aujourd'hui, une pensée toute particulière pour nos catéchumènes qui auraient dû être baptisés la semaine dernière pendant la vigile pascale, et avec qui j'aurai dû me trouver aujourd'hui, chez les sœurs de Kermaria, pour une journée de catéchèse post-baptismale. Tout cela, bien évidemment, n'a pas pu avoir lieu à cause de l'épidémie du Covid 19, qui nous tient confinés. Mais ils sont présents dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre prière en ce jour. Nous prions aussi pour les sœurs de Kermaria, qu'elles soient assurées de notre prière.

Saint Jean-Paul II, en l'an 2000, a fait de ce deuxième dimanche de Pâques, le dimanche de la Miséricorde divine, mettant ainsi en relief une révélation privée faite à une religieuse polonaise qu'il avait canonisée peu de temps avant : sainte Faustine, à qui le Christ avait demandé que la miséricorde de Dieu soit particulièrement honorée en ce deuxième dimanche de Pâques.

Parmi les textes de ce jour, seule la deuxième lecture, la Lettre de saint Pierre, nous parle explicitement de la miséricorde. Elle nous invite à louer Dieu qui, dans sa grande miséricorde, nous a fait renaître grâce à la résurrection de Jésus, pour une vivante espérance. Mais, si nous y regardons de plus près, nous voyons que le thème de la miséricorde, c'est-à-dire de l'amour inconditionnel de Dieu, est sous-jacent à toute la liturgie de ce jour. Le mystère de la miséricorde, c'est le mystère d'un cœur qui s'émeut, d'un cœur qui se laisse toucher par la compassion, d'un cœur qui fait grâce. C'est le mystère d'un amour qui, non

seulement se donne sans conditions, mais qui se donne d'une manière toute particulière à ceux qui le méritent le moins. Dieu cherche à nous combler, non pas à cause de nos mérites, mais parce qu'Il nous aime. Il veut nous associer à sa victoire sur le péché et sur la mort. Il veut nous faire participer à la joie de son salut. Le cœur de Dieu est un cœur qui ne savoure aucune tristesse, un cœur magnifique à se donner, un cœur tendre à la compassion, un cœur qui ne tient rancune d'aucun mal, un cœur qu'aucune ingratitude ne ferme, un cœur qu'aucune indifférence ne lasse.

L'évangile que nous venons d'entendre nous révèle un peu plus de cette miséricorde. C'était au soir du premier jour de la semaine, nous dit saint Jean. Le premier dimanche de l'ère chrétienne. Les portes du lieu où se trouvaient les disciples étaient verrouillées par crainte des juifs. Les disciples avaient peur. Ils avaient la peur au ventre, à cause du climat de violence et de haine qui régnait sur Jérusalem, depuis la mort de Jésus ; ils craignaient pour leur sécurité, ils craignaient pour leur vie. Cette peur, nous la connaissons bien. Dans certains pays dont la liste est longue, les chrétiens sont persécutés, massacrés. Ailleurs, ils sont tournés en dérision, ils n'osent pas se dire chrétiens.

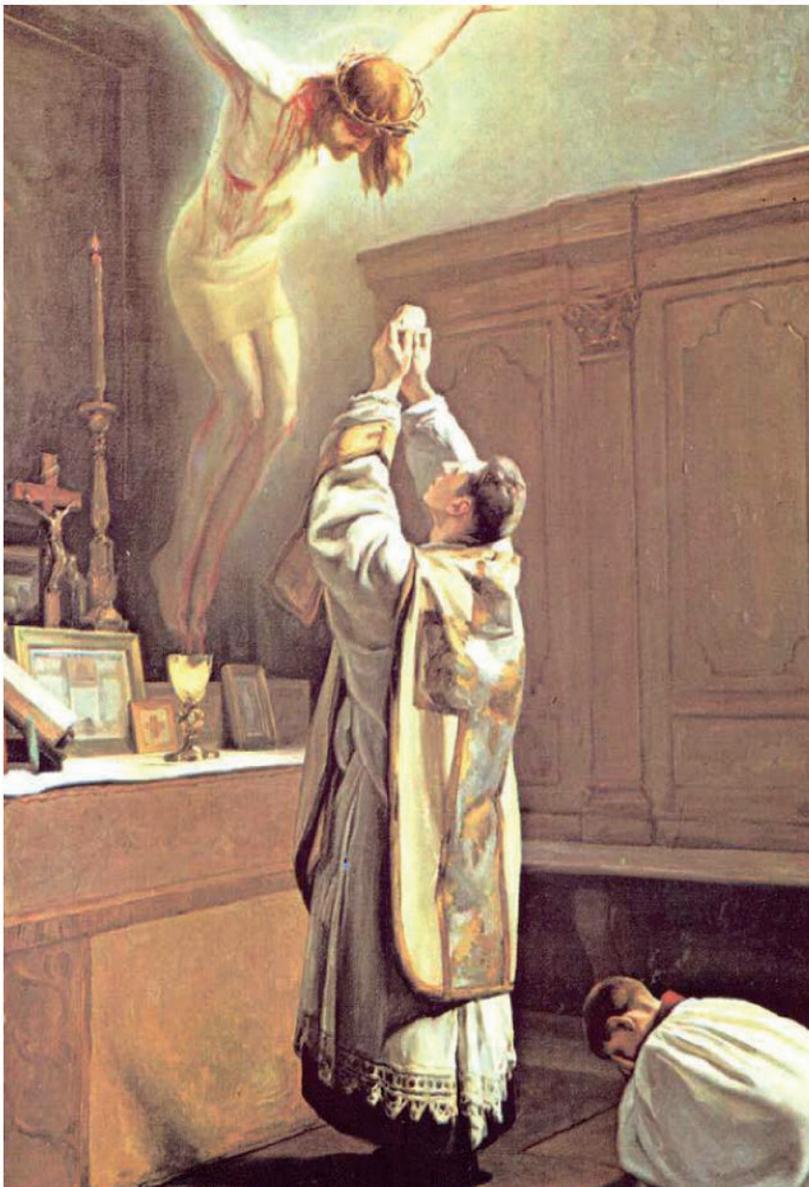
Nous avons construit un monde sans Dieu, un monde dans lequel l'humanité n'a plus d'altérité, parce que nous avons fait disparaître tout signe de transcendance ; un monde fermé sur lui-même, sur ses préoccupations, sur ses égoïsmes, une humanité fermée sur son ego. Un monde où l'homme est devenu tellement tourné sur lui-même, que quand on se tourne vers Dieu, il croit qu'on lui tourne le dos. L'enfermement auquel nous sommes contraints aujourd'hui, est une véritable parabole, une image de ce monde, une parabole qui doit nous instruire.

Or, c'est dans ce monde tel qu'il est, c'est à ses disciples confinés, hier, par peur des juifs, aujourd'hui par peur d'un virus, que la miséricorde de Dieu se manifeste ; que Jésus ressuscité vient au-devant de nous, au-devant des siens, et leur dit : « *La paix soit avec vous* ». La paix, c'est-à-dire l'apaisement de toute querelle, l'apaisement de toute crainte, de toute peur, de toute angoisse. Comme il l'a fait pour les apôtres, puis pour Thomas, le Seigneur ressuscité nous rejoint dans nos enfermements, dans nos confinements, nos barrières, nos portes verrouillées, nos gants, nos masques, nos distanciations sociales, la pierre même qui fermait son tombeau. Tout cela pour Jésus, icône de la miséricorde du Père, ne fait pas obstacle, ne compte pas. Il est toujours là, et il ne demande qu'à nous rejoindre au cœur de nos vies, au cœur de nos déroutes, au cœur de nos échecs, au cœur de nos défaites, pour rebâtir avec nous l'espérance, pour rebâtir nos vies personnelles et relationnelles, pour rebâtir sur la pierre angulaire de l'amour miséricordieux.

Jadis, dans des jours meilleurs, notre diocèse a été consacré au cœur de Jésus et au cœur immaculé de Marie, qui sont les icônes de cette miséricorde

divine. Le cœur de Jésus comme cœur de Dieu, le cœur de Marie comme cœur de celle qui a été le disciple parfait. Peut-être cette démarche alors nous a-t-elle paru comme quelque chose de formel, d'extérieur à nos vies, qui nous a peu touchés.

Aujourd'hui, frères et sœurs, atteints dans nos existences, défaits dans notre volonté de ne rien devoir qu'à nous-même, vaincus dans notre désir prométhéen de dominer le monde, nous voulons renouveler cette consécration de nos vies, de nos personnes, de notre pays, de nos sociétés humaines, sans compter sur nos mérites, mais seulement sur les effets de cette miséricorde infinie que nous célébrons aujourd'hui. ■



3^e dimanche de Pâques, année A

26 avril 2020

Les textes que la liturgie de l'Église nous offre en ce troisième dimanche de Pâques, apparaissent comme une véritable mosaïque de témoignages sur la résurrection de Jésus : le témoignage de Pierre, dans les Actes des apôtres et dans sa première épître, le témoignage des disciples d'Emmaüs, et celui enfin des onze, et de leurs compagnons, réunis à Jérusalem. Nous nous souvenons pourtant de l'attitude de Pierre pendant la passion, Pierre tremblant devant les accusations d'une servante : « *Toi aussi, tu es un des leurs* », « *Non, je ne le connais pas* ». Nous nous souvenons même de son attitude avant la Passion au moment où elle était annoncée par Jésus. Pierre n'en supportait même pas l'idée. Ça ne correspondait pas à l'idée qu'il se faisait du Messie.

Mais, dans le discours qu'il adresse aujourd'hui, après avoir reçu l'Esprit-Saint, aux habitants de Jérusalem, tout est changé : il témoigne avec audace, avec hardiesse : ce Jésus que vous avez fait mourir en le clouant sur la croix, Dieu l'a ressuscité ! Sa mort n'est pas l'échec que Pierre avait redouté : Jésus est vivant pour toujours. Tout cela avait été annoncé par les Écritures, Moïse, les psaumes, les prophètes. Tout cela reçoit un éclairage nouveau à la lumière de la résurrection de Jésus.

Il faut l'annoncer aux juifs, qui sont les dépositaires des Écritures, mais aussi aux païens, et à l'humanité toute entière. Avec Jésus, la mort n'a pas le dernier mot : le dessein de Dieu est un dessein de vie. Jésus ressuscité est la clé de lecture des Écritures, c'est-à-dire de l'histoire sainte, prototype de l'histoire universelle, et de l'histoire particulière de chacun d'entre nous. En Jésus Christ ressuscité, le projet de Dieu, qui est un projet de vie, se déploie victorieusement à travers les épreuves. Il ne peut être arrêté ni par nos visions partielles de l'histoire, ni par nos idées reçues, ni par le narcissisme de l'humanité, ni par nos découragements, ni même par la mort. Et c'est un grand réconfort de le savoir, pour nous qui sommes aujourd'hui dans l'épreuve, pour nous qui sommes confrontés brutalement au brusque écroulement du monde que nous avons prétendu construire sans lui, en ne comptant que sur nos forces, notre industrie, nos initiatives, notre génie.

Pierre continue à développer ce thème dans sa première lettre, d'où était tirée la deuxième lecture de cette messe. Le salut que vous avez reçu, nous dit-il en substance, n'est pas un salut intramondain.

« Vous le savez ce n'est pas avec des biens corruptibles, l'or ou l'argent, que vous avez été rachetés de la conduite superficielle héritée de vos pères, mais c'est par un sang précieux, celui d'un agneau sans défaut et sans tâche, le Christ. »

Pour construire le monde d'après, si vous voulez que le monde d'après soit un monde de vie, comptez donc sur lui, nous dit-il. Comptez avec Dieu. Ne reprenez pas la vie sans but que vous meniez à la suite de vos pères. Une vie enfermée sur des perspectives intramondaines, une vie où vous pensiez que le plus fort gagne toujours, une vie où vous pensiez être les maîtres de la création, les propriétaires du monde. Et Pierre de nous dire : *« Vivez donc dans la crainte de Dieu pendant le temps où vous résidez ici-bas, en étrangers »*.

Avec l'évangile, nous sommes ramenés au troisième jour après la mort de Jésus. Deux disciples quittent Jérusalem, à quoi bon y rester ? Ils avaient été témoins de la Passion et de la mort de Jésus : pour eux tout était fini, c'était la fin d'une grande espérance. Mes amis, je crois que nous n'avons pas de mal à nous identifier à ces deux marcheurs d'Emmaüs, à leur déception, à leur tristesse, à tout ce qu'ils attendaient, tout ce qu'ils espéraient, et qui, croient-ils, n'est pas réalisé. Ils attendaient de Jésus qu'il coordonne leurs forces pour libérer Israël. Peut-être, nous chrétiens, attendions-nous de lui qu'il seconde nos efforts pour construire le monde que nous avons conçu ? pour que notre humanité soit victorieuse de ces conditionnements, de ces maladies, de la nature, de la mort même. Combien de fois disons-nous : moi qui pensais que Dieu aurait fait ceci ou cela. Pourquoi Dieu a-t-il laissé faire ? Et nous voilà devant Dieu, tristes, déçus, révoltés parfois, tellement enfermés dans nos questions, dans nos doutes, dans nos révoltes, que, nous aussi, nous avons bien du mal à reconnaître qu'il marche à nos côtés, qu'il nous rejoint dans nos obscurités, qu'il accorde son pas au rythme de nos pas.

Comme dans l'évangile, il est là, dans notre confinement, il ne nous impose pas sa présence, il s'intéresse à nous, à nos raisons d'être tristes ou dans le doute. Lorsque nous prions, lorsque nous lui parlons, n'hésitons pas, comme le firent les disciples d'Emmaüs, à lui dire tout ce qui nous déçoit, tout ce qui nous attriste. Mais comme dans l'évangile aussi, laissons sa parole nous éclairer et donner du sens à ce que nous vivons. Laissons sa parole nous expliquer ce que nous ne comprenons pas nous-même. Laissons-la réchauffer notre cœur, en nous dévoilant la façon d'agir de Dieu qui est si différente de la nôtre, et

qui nous ouvre des perspectives que nous n'aurions même pas pu imaginer et qui nous ouvre à un bonheur que nous n'aurions même pas supposé. Alors, sachons lui dire, comme les disciples d'Emmaüs : « *Reste avec nous Seigneur, car le soir approche, et déjà le jour baisse* ».

Mais si le jour baisse, c'est pour nous éclairer demain de la lumière de la résurrection. L'histoire sainte est une histoire qui finit toujours bien, qui finit toujours mieux que nous ne l'aurions espéré. Que cette certitude aujourd'hui soit notre force dans les épreuves. ■



4^e dimanche de Pâques, année A

3 mai 2020

Frères et sœurs, les lectures que la liturgie de l'Église nous propose, en ce quatrième dimanche de Pâques, utilisent l'image du berger, du pasteur. C'est sans doute une référence qui est sortie de nos imaginaires, à l'ère des élevages en batterie, mais à l'époque de Jésus, elle faisait partie du quotidien. Le matin, le berger conduisait son troupeau vers les pâturages, le soir venu, il rassemblait ses brebis pour les mettre à l'abri pendant la nuit, pour les soustraire aux loups, aux voleurs, à tous les prédateurs du monde sauvage, et il continuait à veiller sur son troupeau. Sous la garde de son berger, le troupeau est en sécurité, il ne craint rien. L'image du berger est une image rassurante : « *Ton bâton me guide et me rassure*¹ ». Le berger est celui qui protège et qui nourrit : « *Tu prépares la table pour moi devant mes ennemis*² ». Le berger est donc celui qui fait vivre. Il me mène vers les eaux tranquilles et me fait revivre.

Cette image du berger, nous la retrouvons souvent, dans la Bible, pour désigner ceux que Dieu a mis à la tête de son peuple : David, le roi-berger que Dieu a arraché aux pâturages et aux troupeaux de son père, pour faire de lui le roi d'Israël. Et avant lui, Moïse, qui gardait les troupeaux de son beau-père, Jéthro, et que Dieu a chargé de faire sortir son peuple de la maison d'esclavage, pour le conduire jusqu'en Terre promise.

À travers les qualités de ces hommes exceptionnels, le peuple a pris conscience progressivement des qualités de celui dont ils étaient l'image, et les envoyés. Et il a pris l'habitude de voir en Dieu son berger, le berger d'Israël. En utilisant l'image du berger pour s'adresser à des pharisiens, versés dans la connaissance des Écritures, Jésus joue donc sur le double registre de la nature et de la révélation pour se faire connaître : « *Je suis le Bon Pasteur, dit le Seigneur, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent*³ »

En utilisant cette image, Notre Seigneur nous parle de lui et il nous parle de nous. Il est le bon pasteur, celui qui connaît ses brebis. Un simple coup d'œil sur le troupeau lui permet de voir s'il manque une brebis. Et le bon pasteur se met aussitôt à la recherche de la brebis perdue. « *Si un homme a 100 brebis et qu'il en perd une, il laisse les 99 autres, et il part à la recherche de la brebis perdue jusqu'à ce qu'il la retrouve* ». Nous, nous sommes son troupeau, son peuple. Notre berger est quelqu'un qui nous connaît tous, et chacun personnellement. Il a une place dans

1. Ps 22, 4b.

2. Ps 23, 5.

3. Jn 10, 14.

4. Mt 18, 12.

son cœur pour chacun d'entre nous. Un jour le prophète Isaïe a transmis cette parole de Dieu à son peuple en exil : « *Tu as du prix à mes yeux et je t'aime* ».

C'est aussi, frères et sœurs, ce qu'il dit à chacun de nous, dans la situation qui est la nôtre aujourd'hui, dans l'exil intérieur qui est le nôtre, exil du confinement, exil de la solitude, exil de la possibilité de nous rassembler pour célébrer notre foi, exil de la nourriture sacramentelle. Cette image du berger et de son troupeau nous parle de Dieu, mais elle nous parle aussi de nous. Elle nous dit les qualités du berger, elle nous dit aussi quelles doivent être les qualités du troupeau. Les brebis écoutent sa voix. Les brebis le suivent car elles connaissent sa voix. Jamais elles ne suivront un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui, car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. « *Si quelqu'un entre en passant par moi, il sera sauvé.*⁶ »

Jésus met en opposition le vrai berger et ce qu'il appelle des voleurs et des égorgeurs. Le vrai berger conduit à la vie. Les faux bergers peuvent avoir un visage séduisant mais ils conduisent à la mort. Au cours de sa longue histoire, l'humanité a connu beaucoup de faux bergers. Bien souvent, elle a écouté leur voix, parce qu'elle n'écoutait plus depuis longtemps la voix du vrai berger, dont elle avait oublié les tonalités. Ces bergers ont voulu mener des foules, des nations, des races, des classes sociales. Ils ont voulu dominer le monde par leurs idéologies liberticides, ou leurs idéologies libertaires, par leurs systèmes économiques. Ils ont toujours conduit le troupeau à la ruine, à l'extermination, à la mort. Ils ont fait rêver l'humanité, et le rêve a toujours viré au cauchemar.

Ce que nous vivons aujourd'hui, frères et sœurs, avec la crise sanitaire maintenant, ce que nous vivrons demain avec la crise économique sans précédent qui se prépare, est une de ces phases dans lesquelles l'humanité se réveille de ses rêves de liberté et de grandeur, dans lesquels les faux bergers l'ont endormie. Le libéralisme économique sans frein détruit la maison commune, et bouleverse l'équilibre écologique. Le libéralisme moral détruit la nature même de l'homme. La globalisation de l'économie, comme le dit le pape François, produit la globalisation de la misère.

Mes amis, comme elle était sympathique la petite chèvre de Monsieur Seguin ! Elle rêvait que l'herbe qui poussait loin de chez elle était bien meilleure que celle de son pré. Elle croyait pouvoir se passer du berger. Mais quand elle a concrétisé son rêve, le loup l'a mangée. À sa différence, l'humanité aura un lendemain, elle aura un avenir. Pourquoi ? Parce que son berger a la volonté et le pouvoir de lui donner la vie en abondance, comme nous l'avons entendu à la fin de l'évangile. Et déjà on songe au monde de demain, au monde d'après, à ce monde qui existera si nous écoutons la voix du bon berger. Il faudra compter avec lui, il faudra lui donner toute sa place.

5. Is 43, 4.

6. Jn 10, 9.

À l'aube d'un monde nouveau, d'un monde d'après, le monde d'après la traversée du désert, alors qu'il s'apprêtait à faire entrer son peuple dans la Terre promise, Moïse, le grand berger d'Israël, met en garde son peuple contre l'abandon de la Parole de Dieu. Il le met en garde contre l'abandon de l'alliance. Les chapitres 28 et 29 du Deutéronome, que je vous conseille très vivement de lire en cette période de confinement, font écho à la parole de Jésus : « *Mes brebis écoutent ma voix. Je suis venu pour que les brebis aient la vie, la vie en abondance* ».

Oui, frères et sœurs, dans le monde d'après, il faudra réapprendre, et c'est pour notre bien, c'est pour notre vie, à compter avec Dieu, avec sa Parole, avec son alliance, avec sa présence au milieu de nous. Que Malraux lui-même l'ait dit, ou pas, une chose est à peu près certaine, c'est que « *le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas* ». Notre Dieu, notre berger a toujours le dernier mot. Quand ce n'est pas par les bienfaits de sa présence, c'est par les méfaits de son absence. Mettons-nous donc à l'écoute de sa voix, apprenons à la reconnaître ! Dieu n'est jamais une variable d'ajustement, Dieu est Dieu. Et quand nous prétendons transformer nos églises en salle de spectacles, il se charge lui-même de les fermer, et pour longtemps. ■



L'Agneau pascal, broderie sur dais, Groix.

5^e dimanche de Pâques, année A

10 mai 2020

« Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, il en fera même de plus grandes parce que je pars vers le Père. » En ce cinquième dimanche de Pâques, nous relisons, à la lumière de l'évènement pascal, le grand discours que Jésus adressa à ses disciples le soir de la Cène, la veille de sa mort.

Jésus constate, avec une certaine amertume, la lenteur à croire de ses disciples : « *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ?* » Il voit aussi la merveilleuse moisson que produira le grain qui s'apprête à mourir en terre pour porter beaucoup de fruits, les œuvres qu'accompliront ses disciples, animés par la foi, soutenus par son intercession auprès du Père : « *Amen, amen, je vous le dis, celui qui croit en moi, fera les mêmes œuvres que moi, il en fera même de plus grandes parce que je pars vers le Père* ». L'œuvre du Christ, c'est d'être resté tourné vers le Père, dans la fidélité, jusqu'au bout de sa vie, jusqu'au dernier battement de son cœur. L'œuvre du Christ, c'est d'avoir donné sa vie pour le salut de ses frères en humanité.

Tout au long de l'histoire de l'Église, ils ont été nombreux, ceux de ces enfants qui ont mis leurs pas dans celui qui est le chemin, la vérité et la vie, et qui, pour le suivre jusqu'au Père, ont vécu dans une fidélité qui a compté pour eux plus que leur propre vie. Dans cette fidélité, ils ont versé leur sang pour le salut de leurs frères. L'Église est l'Église des témoins, l'Église des martyrs.

Le calendrier propre de l'Église de Vannes célèbre, à la date du 10 mai, l'anniversaire de la béatification de l'un d'entre eux, le père Pierre-René Rogues, martyrisé pendant la Révolution française, et dont le corps repose en notre cathédrale, dans l'attente du jour de la résurrection. Né à Vannes en 1758, Pierre-René Rogues a vécu à une époque où, comme en la nôtre, la gloire de Dieu avait déserté le sanctuaire. Transformées en temple de la déesse Raison, en écurie ou en magasin d'armement, les églises étaient interdites au culte, et les chrétiens ne pouvaient pas s'y réunir pour célébrer le Dieu vivant. Dieu avait trouvé refuge dans la conscience de ses fidèles, et dans le secret de leur cœur, Il sculptait des figures de sainteté qui pourraient éclairer les siècles à venir.

Ordonné prêtre en 1782, Pierre-René Rogues devient aumônier de la Retraite des femmes. Quatre ans plus tard, il entre dans la congrégation de la Mission, fondée par saint Vincent de Paul. En 1787, il est nommé professeur de théologie au Grand Séminaire de Vannes. Lorsqu'éclate la Révolution, il refuse les prestations de serments qui visent à créer une Église nationale, schismatique, séparée de Rome et du saint-père, et son influence entraîne l'immense majorité du clergé du diocèse dans la résistance à un régime qui prétend dicter ses lois à l'Église.



Bienheureux Pierre-René Rogues, cathédrale Saint-Pierre, Vannes.

Lorsqu'en 1792, l'Assemblée législative décrète la proscription des prêtres réfractaires, Pierre-René Rogues entre dans la clandestinité pour pouvoir continuer à exercer son ministère. Sous le régime de la Terreur, il change souvent de domicile, pour ne pas mettre en danger la vie de ceux qui le cachent. Car il est bien évident que, si l'on peut faire le choix de mourir pour Dieu, on ne peut pas mettre délibérément en danger la vie de ceux que l'on veut servir. Et la prudence est nécessaire pour qu'un ministère de vie ne devienne pas, par notre faute, un ministère de mort. Le 24 décembre 1795, trahi par quelqu'un qui devait beaucoup à la générosité de sa famille, Pierre-René Rogues est arrêté alors qu'il portait le saint viatique à un mourant, au 9 de la rue Emile Burgault, à deux pas de la cathédrale. Comme Jésus, il eut son Judas, comme Jésus, il eut sa prison, comme Jésus, il eut son procès, comme Jésus, il fut condamné à mort et exécuté pour avoir été fidèle jusqu'au bout : *« Celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, il en fera même de plus grandes parce que je pars vers le Père. »* Arrêté alors qu'il portait les consolations d'une dernière communion à un mourant, Pierre-René Rogues est un martyr de l'Eucharistie, et nous pouvons nous confier à son intercession en cette époque troublée où tant de chrétiens en sont privés.

Dans ses discours d'adieu à ses disciples, tels qu'ils nous sont rapportés dans l'Évangile de saint Jean, Jésus les invite à tourner leur cœur vers le Père, et à ne pas être attristés par son départ : « *Que votre cœur ne soit pas bouleversé* ». Jésus rentre chez lui au terme d'un douloureux voyage. Comment ne serait-il pas heureux à la veille de retrouver la maison paternelle ? le sein de Dieu ? le retour à la maison du Père ? Sa joie déborde, il est plein d'assurance : « *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* ». Il est sans amertume pour ceux de ses compagnons de voyage qui ont répondu, avec tant d'indifférence, au message d'amour et de paix qu'il leur apportait. Il est sans rancune à l'égard de ceux qui se feront les instruments de sa mort. Sur la croix, Il demandera même à Dieu de leur pardonner. Il n'oubliera jamais ses amis de la terre. Il semble même que son bonheur ne sera total que lorsqu'ils partageront sa joie : « *Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures, sinon vous aurai-je dit : je pars vous préparer une place ? Quand je serai parti vous préparer une place, je reviendrai et je vous amènerai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez vous aussi* ».

C'étaient les sentiments de Notre Seigneur à la veille de sa mort. Les mêmes sentiments rayonnaient dans l'âme de son martyr. Dans la geôle où il était détenu en vue de son exécution, Pierre-René Rogues composa un cantique, qu'il chanta en montant à l'échafaud. Le cœur de Jésus débordait de joie à la veille de sa mort. Pierre-René Rogues traduit les mêmes élans, dans le style de son époque :

*« Que mon sort est charmant, écrit-il,
Mon âme en est ravie,
Je goûte en ce moment
Une joie infinie,
Que tout en moi publie
Les bontés du Seigneur,
Ma misère est finie,
Je touche à mon bonheur. »*

Le Christ consolait ses amis et priait pour ses ennemis. Le cantique de Pierre-René Rogues exprime les mêmes dispositions du cœur :

*« Ô vous tous, que mon sort
Affecte et intéresse,
Loin de pleurer ma mort,
Tressaillez d'allégresse,
Tournez votre tendresse
Vers mes persécuteurs,
Sollicitez sans fin,
La fin de leurs erreurs. »*

Le Christ donne sa vie pour le salut de ses frères et le pardon de leurs péchés. Le cantique de Pierre-René Rogues exprime le même esprit d'offrande :

*« Ô monarque des cieux,
Ô Dieu plein de clémence,
Daigne arrêter tes yeux
Sur les maux de la France,
Puisse ma pénitence
Égale à ses forfaits,
Désarmer Ta vengeance,
Te la rendre à jamais. »*

Frères et soeurs, que cette prière du bienheureux Pierre-René Rogues inspire la nôtre aujourd'hui. Mais surtout, que l'exemple de sa vie et de sa mort réveille notre foi quand elle risque de s'endormir ou de se laisser distraire de l'essentiel : accomplir les œuvres du Christ.

« Celui qui croit en moi, fera les mêmes œuvres que moi, il en fera même de plus grandes parce que je pars vers le Père. » ■

Solennité de l'Ascension, année A

Jeudi 21 mai 2020

Chers frères et sœurs, nous célébrons aujourd'hui cette affirmation de notre profession de foi : « *Il est monté au ciel* ». C'est l'article le plus court du Credo. En latin, il tient en trois mots : « *Ascendit in caelum* ». C'est l'article le plus court, mais pas forcément le plus facile à comprendre puisqu'en même temps qu'il nous quitte, Jésus affirme, et nous l'avons entendu à l'instant dans l'Évangile : « *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde* ».

Saint Luc, dans le livre des Actes des apôtres, d'où était tirée la première lecture, nous décrit ce mystère à travers l'image d'un mouvement ascensionnel qui a donné précisément son nom à cette fête de l'Ascension. « *Tandis que les apôtres le regardaient, Il s'éleva, et une nuée vint le soustraire à leurs yeux, et ils fixaient le ciel où Jésus s'en allait.* » Mais la plupart des autres récits du Nouveau Testament affirment, de façon moins imagée mais peut-être plus profonde, que Jésus est allé vers le Père, comme il l'avait annoncé à plusieurs reprises dans le discours après la Cène, que nous rapporte l'Évangile de saint Jean que nous avons lu ces jours derniers aux messes de semaine.

Un grand théologien, saint Albert le Grand, qui fut le maître de saint Thomas d'Aquin, a pu dire que Jésus est retourné au *Ciel de la Trinité*. Et nous comprenons bien, dès lors, qu'il ne s'agit pas d'un mouvement spatial vers les étoiles mais d'une réalité beaucoup plus profonde. Et saint Albert le Grand de continuer : « *Il faut penser que le ciel de la Trinité n'est rien de créé, rien de corporel, mais la Trinité elle-même* ».

L'Évangile de saint Matthieu que nous venons d'entendre, ne nous présente pas un éloignement de Jésus, un enlèvement. Jésus ne s'évade pas de notre condition. Au contraire, Il nous dit : « *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde* ». Comment cela est-il possible ? L'Évangile nous le dit : parce que « *tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la Terre* ». Cette formule ne décrit pas l'Ascension de façon visuelle, mais elle nous dit que Jésus ressuscité partage désormais le pouvoir même de Dieu. En effet, la Bible réserve à Dieu seul le titre de « *Seigneur du Ciel et de la Terre* ». Et pour en revenir au Credo par lequel nous avons commencé : « *Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de*

la terre », c'est-à-dire de l'univers visible et invisible.

En célébrant l'Ascension, nous ne célébrons pas le départ de Jésus vers les zones lointaines, infinies et inaccessibles du cosmos. Nous affirmons au contraire qu'en Dieu, il transcende désormais, et sans limitation, tous les lieux et tous les temps. À la question de notre vieux catéchisme : où est Dieu ? Nos grands-parents savaient répondre sans hésitation : Dieu est partout, au ciel, sur la terre et en tout lieu. C'est tout le sens de la fête de l'Ascension, et il nous faut bien comprendre cela.

Quand Jésus était sur la terre, il y a 2 000 ans, dans la réalité de son incarnation, sa présence se trouvait forcément contingentée et limitée par sa corporéité. Il n'était présent qu'à quelques hommes et à quelques femmes, ceux de son pays et de son époque. Maintenant qu'il est au ciel de la Trinité, il est présent, mystérieusement, en mode divin, à tout être humain, partout et toujours : *« Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde »*. Quand il était sur la terre, dans la réalité de son incarnation, de sa corporéité, Jésus ne pouvait être qu'extérieur aux personnes qu'il rencontrait sur les chemins de Palestine.

Maintenant qu'il est retourné au ciel de la Trinité, Il est présent au cœur de chacune de nos vies, au plus intime de nos âmes. *« Intimior intimo meo »*, disait saint Augustin. *« Plus intime à moi-même que moi-même. » « Si quelqu'un garde ma parole, mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui et nous ferons chez lui notre demeure. »*

Dans quelques jours je l'espère, grâce à Dieu et grâce aux personnes qui ont saisi le conseil d'État, nous pourrons revenir à un mode plus habituel de pratique religieuse, dans une liberté de culte retrouvée au moins partiellement, et il faut s'en réjouir. Mais j'espère que la longue période de confinement que nous avons vécue nous aura aidés à mieux comprendre cette réalité fondamentale, que la fête de l'Ascension éclaire d'un jour nouveau, et que saint Paul exprime de façon magistrale à la fin du huitième chapitre de l'Épître aux Romains : *« J'en ai la certitude, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés célestes, ni le présent, ni l'avenir, ni les puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur »*.

Frères et sœurs, que cette conviction, que nous avons pu éprouver au creuset des épreuves, nous reste chevillée au corps, et qu'elle soit notre référence pour le jour d'après qui commence à poindre, mais qui ne sera pas, lui non plus, exempt d'épreuve. C'est la grâce que je vous souhaite. ■



L'Ascension, retable de la chapelle Notre-Dame-de-la-Houssaye, Pontivy.

7^e dimanche de Pâques, année A

24 mai 2020

Ce dimanche, entre la fête de l'Ascension et la fête de la Pentecôte, est un dimanche d'attente et de prière, un dimanche d'attente dans la prière, le dimanche du Cénacle. Les lectures nous montrent l'Église en train de naître, le premier instant de la vie de l'Église, et c'est une Église en prière.

À l'Ascension, Jésus a disparu aux regards des siens, ils s'en sont retournés du Mont des Oliviers à Jérusalem. « *La distance de marche ne dépasse pas ce qui est permis le jour du Sabbat* »¹, précise le livre des actes des apôtres. Ceux qui avaient été dispersés par la passion et la mort de Jésus, ont été rassemblés par sa résurrection, et pendant 40 jours, ils l'ont revu vivant de sa vie de ressuscité. Celui qu'ils ont retrouvé n'est pas seulement l'ami et le maître d'autrefois, il est celui devant qui ils se sont prosternés en disant : « *Mon Seigneur et Mon Dieu* », à la manière de saint Thomas qui avait pourtant douté de ce que pouvaient voir ses yeux.

Au jour de l'Ascension, ils ont vu Jésus s'élever dans le ciel, et la nuée, qui dans le vocabulaire biblique signifie toujours « *la présence de la Gloire du Dieu Unique d'Israël* », l'a dérobé à leurs yeux. Jésus est retourné au Père, mais l'Esprit-Saint n'est pas encore venu. Cet Esprit qui leur a été promis et qui leur sera indispensable pour la mission qui les attend désormais.

Au Cénacle, l'Église est là, en germe, dans l'attente, dans l'unité, dans le recueillement. Et dans cette Église en germe et dans l'attente, nous pouvons déjà distinguer trois groupes : les onze apôtres avec Pierre à leur tête, mais ils ne sont pas seuls : quelques femmes sont là, et des frères. Et dominant ces trois groupes, Marie, la mère de Jésus. Elle est présente dans l'Église en germe, elle sera là aussi aux jours de la moisson. Saint Jean, dans l'Apocalypse, voit « *une femme revêtue du Soleil, la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles* »².

Elle est aussi présente dans l'Église aujourd'hui, et, il est bon de le souligner en ce mois de mai qui lui est consacré. Aujourd'hui comme autrefois, ayant retenu et médité dans son cœur tout ce qu'elle a entendu, vu et vécu du mystère de son Fils, elle continue à nous dire, comme à Cana : « *Tout ce qu'il vous dira faites-le* »³. Au Cénacle, Marie est penchée sur le berceau de l'Église, comme elle était penchée sur le berceau de Jésus, elle l'accompagne à travers les âges et

1. Acte des apôtres (1, 12).

2. Apocalypse (12, 1).

3. Jean (2, 5).

elle présidera à son accomplissement, la lune sous les pieds, revêtue du soleil et couronnée d'étoiles.

Cette Église en germe ne se contente pas de prier, elle est, nous dit saint Luc dans le livre des Actes des apôtres, « *assidue à la prière* ». La prière n'est pas une petite parenthèse au milieu de nos occupations. Elle ne consiste pas à obtenir un petit coup de pouce pour la réalisation de nos projets personnels, le succès de nos entreprises ou l'heureuse issue des problèmes que nous nous sommes créés. Elle est la source, à laquelle nous devons puiser sur l'ordre de Jésus, comme aux noces de Cana, pour que l'eau tiède de notre humanité soit transformée en un vin généreux.

Cette prière assidue, persévérante, est consubstantielle à la vie de l'Église. Elle seule peut nous donner la force de supporter paisiblement la souffrance rencontrée comme chrétiens, la communion aux souffrances du Christ. Comme le dit saint Pierre dans la deuxième lecture : « *Les épreuves subies à cause du nom du Christ sont communion au Christ, prolongement du Christ, participation à son œuvre de Salut* ». « *L'Église, dira bien plus tard Bossuet, c'est Jésus-Christ continué, répandu et communiqué.* »

C'est la raison pour laquelle l'Église ne peut exister, nous ne pouvons exister comme chrétiens que si, dans la prière, nous sommes greffés sur le Christ. La prière n'est pas une petite parenthèse au milieu de nos multiples agitations. Elle n'est pas là pour justifier nos manques, pour pallier nos insuffisances, réparer nos paresse ou nos imperfections, comme cet écolier qui, à la suite d'une composition de géographie qu'il n'avait pas préparée, priait avec la ferveur du désespoir en demandant : « *Mon Dieu, faites que le Rhône se jette dans l'Atlantique* ».

La prière, c'est la respiration de l'Église. Au Cénacle, la prière est plus que cela, elle est le liquide amniotique de l'Église. Prier, c'est respirer le même air que Jésus. C'est la raison pour laquelle l'Église naissante, l'Église en germe, l'Église en attente du souffle de l'Esprit-Saint, est réunie au Cénacle, à la chambre haute, dans le lieu même où Jésus a institué l'Eucharistie la veille de sa Passion lorsque, mangeant la Pâque avec ses disciples, il leur a donné son corps et son sang pour qu'il soit leur vraie Pâque et leur vraie nourriture.

L'Église en germe prie dans le lieu même où Jésus a prié, dans le lieu même où s'est élevée cette prière sacerdotale que nous avons lue dans l'évangile, dans le lieu même où Jésus a communié au Père par la prière. L'Église naissante se tourne avec Jésus vers le Père. Avec lui, elle attend la gloire à venir. Avec lui, elle attend son heure, avec lui elle prie pour ceux à qui elle donnera la vie et pour ceux qui la recevront grâce à eux. L'Église du Cénacle respire le même air que Jésus pour être remplie du souffle de son Esprit.

Que sa pratique soit notre exemple. ■

Dimanche de Pentecôte, année A

31 mai 2020

Frères et sœurs, 50 jours après Pâques nous voici parvenus à la fête de Pentecôte, c'est la fin du temps pascal. Tout au long de cette période nous avons fêté le Christ ressuscité, vainqueur de la mort et du péché, élevé auprès du Père au jour de son Ascension. Avec lui, notre humanité fait son entrée auprès de Dieu. Le Christ devient le nouvel Adam, l'homme en qui la ressemblance avec Dieu est totalement restaurée, totalement assumée. Sa résurrection fait du Christ une création nouvelle. Avec lui, un monde nouveau est inauguré.

Pendant toute la période du confinement, face à la pandémie qui a remis en cause tant et tant de certitudes humaines, nous avons rêvé d'un monde nouveau, qui était souvent appelé « le monde d'après ». La fête de Pentecôte nous fait entrer dans ce monde nouveau.

En effet, la victoire du Christ n'est pas pour lui seul, Il n'est pas l'exemplaire unique de la création renouée, Il est le premier de cordée, le premier-né, l'aîné d'une multitude de frères. En cette fête de Pentecôte, nous célébrons le mystère de notre participation

La Pentecôte, église de Langoëlan.



à cette création nouvelle par le don qui nous est fait de l'Esprit-Saint. Comme au jour de notre création où l'Esprit, le souffle de Dieu planait sur les eaux, l'Esprit nous est donné. C'est l'Esprit qui nous fait vivre. Le mot hébreu qui signifie l'esprit est le même qui signifie la respiration, le souffle. Et vous vous rappelez certainement le deuxième chapitre de la Genèse dans lequel il nous est dit que « Dieu ayant façonné l'homme avec une poignée de terre, a soufflé dans ses narines le souffle de la vie ».

Alors que nous sommes encore sous le choc traumatique d'une maladie qui a tué tant d'hommes et de femmes en leur coupant le souffle, en les asphyxiant, ce souffle divin vient sur les disciples comme un violent coup de vent, ainsi que nous le disait la première lecture. Et dans l'évangile, Jésus ressuscité apparaît à ses apôtres en soufflant sur eux pour leur communiquer l'Esprit-Saint. Tout cela prend à nos yeux une signification nouvelle.

Nous avons, dans la liturgie de ce jour, deux textes qui nous parlent de

l'Esprit-Saint. Le récit des Actes des apôtres d'abord, enracine ce fait dans la fête juive de la Pentecôte qui célébrait le don de la loi et la fête des moissons. Et dans le récit de saint Jean, Jésus ressuscité communique à ses disciples son Esprit pour qu'ils poursuivent sa mission : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ».

Au-delà des différences inhérentes à ces deux textes, l'élément commun, c'est le souffle, le souffle de la vie qui est donnée. Et pour nous, der-



1. Gn 2, 7.

2. Jn 20, 21.

rière les masques qui nous protègent des souffles qui pourraient nous donner la mort, cette image du souffle qui donne la vie est particulièrement saisissante. Au moment où ils reçoivent le souffle de l'Esprit divin, tout change dans le cœur des apôtres. Alors qu'ils étaient confinés dans la salle commune, ils se mettent à sortir. La peur qui les paralysaient est emportée. Ils se mettent à proclamer les merveilles de Dieu devant ceux-là même qui ont fait mourir le Christ sur la croix et qui restent pour eux une menace.

La première de ces merveilles est l'annonce de la résurrection de Jésus, et ce qui est extraordinaire, c'est que chacun l'entend dans sa propre langue. C'est une manière de dire que la Bonne Nouvelle est pour tous, quel que soit son pays, quelle que soit sa langue. Cette Bonne Nouvelle doit être proclamée au monde entier, sans distinction de langue, de race, ou de nation. La création nouvelle est ouverte à tous, la victoire du Christ sur la mort doit être communiquée à tout homme, le mystère pascal du Christ est offert à chacun, la promesse de vie est adressée à tous.

Dans la deuxième lecture, saint Paul rappelle quelle est l'action de l'Esprit à l'intérieur de la communauté, de l'Église naissante au jour de la Pentecôte, de l'Église d'aujourd'hui et de l'Église de toujours. Le même Esprit étant donné à tous, ces membres forment un seul corps : le corps du Christ. Et c'est la définition même de l'Église qui continue son œuvre au long des âges. « *De même que le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* ». La fête de Pentecôte enfante l'Église ; et elle l'enfante pour la mission. À la suite des apôtres, l'Église est appelée, envoyée pour communiquer la paix et pour manifester le pardon. « *La paix soit avec vous.* » Jésus prononce deux fois cette phrase dans l'Évangile d'aujourd'hui : « *À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis* ».

En cette fête de Pentecôte, que se renouvelle en nous le don de l'Esprit-Saint. Que la Vierge Marie, qui était au Cénacle avec les apôtres et qui est avec nous aujourd'hui 31 mai, dans le mystère de sa Visitation, rende nos cœurs ouverts pour l'accueillir et pour leur faire porter des fruits de conversion, d'unité, de paix et de pardon, pour l'édification du monde d'après, qui sera un monde vivant s'il accueille le souffle de Dieu. ■

3. Ibid.

4. Jn 20, 23.

Grand Pardon de Sainte-Anne-d'Auray

Dimanche 26 juillet 2020

Frères et Sœurs,

Cette année notre Grand Pardon de Sainte-Anne ne revêt pas la solennité de ceux d'autrefois ; nous sommes empêchés, par les normes sanitaires qu'impose la pandémie, d'organiser de grands rassemblements festifs.

Mais nous sommes là dans la fidélité, unis dans la foi, pour confier nos prières à sainte Anne afin qu'elle les présente à Dieu. Et c'est bien là l'essentiel pour répondre au privilège qu'elle nous a fait en apparaissant jadis sur cette terre de Bretagne, dévoilant au pieux Nicolazic ce qu'était la volonté de Dieu sur le mystérieux champ du Bocéno : « *Dieu veut que je sois honorée ici !* »

Et nous sommes là, dans l'humilité d'une humanité qui a redécouvert qu'elle est fragile.

Fêter sainte Anne, la mère de Marie, la grand-mère de Notre Seigneur, c'est nous souvenir que Dieu s'est fait homme. Il a pris chair de notre chair dans une famille humaine. Il s'est inscrit dans une histoire, une généalogie. Il a voulu assumer notre faiblesse, notre fragilité, notre vulnérabilité, redécouvertes à l'occasion de cette épidémie qui menace et ravage une humanité qui avait fini par croire qu'elle était invulnérable au fil des siècles, et surtout les deux derniers ; une humanité qui se croyait forte, sûre d'elle-même, de sa science, de ses techniques, de ses progrès.

« *Le Christ Jésus, nous dit saint Paul, ayant la condition de Dieu ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes, reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix* ». Voilà l'humanité dans laquelle est entré le Christ.

Nous avons cru pouvoir être les artisans d'un progrès infini dans un monde qui est, par sa nature même, marqué par la finitude. Depuis quelques décennies, notre erreur nous était suggérée par la pollution, le dérèglement climatique qui étaient autant de signes discrets, d'avertissements avant-coureurs, qui nous indiquaient que nous avions franchi les limites, que nous faisons fausse route, que nous étions engagés dans un processus mortifère, ce même processus

1. Ph 2.

qui, tout au long de l'histoire sainte, porte les noms de péché originel, Tour de Babel, Sodome et Gomorrhe, Déluge universel.

Ce processus qui s'enclenche inexorablement quand l'homme devient oublieux de Dieu ou pire, prétend prendre sa place, ce sont les paroles mêmes du tentateur dans les premières pages de la Genèse : « *Vous serez comme des dieux²* », comme des dieux, maîtres de la vie et de la mort, comme des dieux, maîtres souverains de notre propre destinée. Nous savons où tout cela nous a toujours menés.

En célébrant, à travers la fête de sainte Anne, le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, c'est une toute autre perspective qui nous est offerte. L'humanité ne construit pas son salut, elle le reçoit. Elle le reçoit comme un don qu'il lui faut apprendre à accueillir dans la foi, l'humilité et l'action de grâce, comme l'écrit saint Paul : « *Qu'y a-t-il que tu n'aies pas reçu, et si tu as tout reçu, pourquoi t'enorgueillir ?* »

Elle ne le reçoit pas dans les images fugaces des biens de ce monde, mais dans les réalités intangibles de la vie éternelle. Ce qui lui est promis est infiniment supérieur à ce qu'elle pouvait construire par sa propre industrie, à ce qu'elle saurait imaginer, espérer, ou pour le dire avec saint Irénée : « *Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu* ». Non pas par le mouvement ascendant d'une humanité qui veut, coûte que coûte, s'élever au-dessus d'elle-même, mais par le mouvement descendant de la grâce, le mouvement descendant d'une divinité qui s'abaisse, qui se donne, qui se communique à qui l'accueille dans la gratitude et l'humilité.

Dans son quatrième sermon sur la chute de Rome, saint Augustin, qui avait compris, bien avant Paul Valéry, que « *les civilisations sont mortelles* », exhorte ses fidèles traumatisés par l'effondrement de leur monde : « *L'Éternel a promis des choses éternelles. (...) Si la cité qui nous a engendrés charnellement ne demeure pas, elle demeure, celle qui nous a engendrés spirituellement. Le Seigneur a bâti Jérusalem. Un royaume céleste t'a été promis pour que tu ne périsses pas avec les royaumes terrestres : " le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas (Luc 21, 33)* »

Frères et sœurs, en ce jour du Grand Pardon honorant sainte Anne comme Dieu le demande, faisons monter vers lui, par son intercession, les soupirs, les larmes, les inquiétudes, les angoisses, les espérances de notre humanité. Demandons-lui qu'il nous donne le vrai sens des choses de ce monde et l'amour des biens éternels. ■

2. Gn 3, 5b.

4. *La Crise de l'esprit* (1919), Paul VALÉRY (1871-1945), Éditions Manucius, Mai 2016.

5. *La Cité de Dieu*, Saint Augustin, Livre XIV^e, Éditions du Seuil, Mai 2004.

Pardon de Notre-Dame du Roncier

Nativité de la Vierge Marie

8 septembre 2020

Chers Frères et sœurs,

Nous sommes réunis ce matin, comme tous les ans, sur cette place Saint-Martin pour célébrer dans la joie le pardon de Notre-Dame du Roncier, le 1212^e pardon qui atteste de la fidélité de notre peuple à célébrer les merveilles de Dieu et à rendre grâce pour les bienfaits qu'il répand ici à Josselin par l'intercession de Marie, depuis ce jour du IX^e siècle où un laboureur découvrit son image cachée dans un buisson d'épines.

En cette année 2020, la crise sanitaire qui nous impacte nous fait considérer davantage les épines de la vie que l'image de Marie qu'elles cachent à nos yeux. Elle nous oblige à des manifestations de piété plus modestes, plus proches de la petite fille Espérance que chante Péguy dans le porche du mystère de la deuxième vertu. Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout et qui pourtant est immortelle.

Mes amis, comment ne pas chanter l'espérance, source de paix intérieure, face à une naissance, et tout particulièrement quand nous célébrons la naissance de la bienheureuse Vierge Marie ? La liturgie de ce jour nous invite à demander la grâce de grandir dans la paix. Et c'est effectivement une fête qui doit augmenter en nous la paix puisqu'elle nous parle de l'amour de Dieu envers nous. La nativité de Marie est le signe que Dieu a préparé pour nous le salut, qu'il l'a préparé avec soin, de longue date, avec persévérance, réalisme et amour. C'est ainsi et à cette fin qu'il a préparé le corps et l'âme de la mère de Jésus, qui est aussi notre Mère.

Saint Paul écrit, dans la Lettre aux Romains que nous avons entendue en deuxième lecture : « *Ceux que d'avance, Dieu connaissait, il les a aussi destinés d'avance à être configurés à l'image de son fils* ». Et ceci est particulièrement vrai pour la Vierge Marie, prédestinée à être configurée à l'image du Fils de Dieu, qui est aussi son propre fils. Et Dieu a disposé toutes les causes secondes à cette intention puisque, nous l'avons entendu, « *il fait tout contribuer au bien de ceux qu'il aime* ».

Dieu a préparé toutes les générations humaines en vue de la naissance de Marie, en vue de la naissance de Jésus.

Aujourd'hui, la longue liste, parfois fastidieuse à entendre, des générations, cette liste qui part d'Abraham, l'homme de la promesse, pour arriver à Joseph, l'époux de Marie, nous montre comment l'œuvre de Dieu est entrelacée dans l'histoire de l'humanité, une longue liste de saints et de pécheurs. Elle nous montre surtout que Dieu n'oublie jamais son dessein de salut, qu'aucune ingratitude ne le lasse, qu'aucun péché ne l'arrête, et qu'il agit sans cesse, dans le bonheur comme dans le malheur, dans le péché comme dans le châtement, dans la captivité comme dans la liberté, dans la tristesse de l'exil comme dans la joie de la patrie retrouvée. Dieu agit même à notre insu, dans notre histoire de chaque jour, une histoire de chair et de sang.

Et c'est la leçon de la première partie de l'évangile que nous venons d'entendre. Cette longue série de générations, dont la lecture peut sembler si monotone, est en réalité comme la synthèse d'une histoire vivante, parfois même d'une histoire de pécheurs - Ruth était une étrangère, Rahab une prostituée -, la synthèse d'une histoire qui a été conduite par Dieu vers la naissance de Marie et de Jésus. Mais, à côté de ces moyens ordinaires, à côté de son action immanente dans l'histoire, Dieu utilise aussi des moyens surnaturels, extraordinaires, déconcertants, et c'est la deuxième partie de notre évangile. On sent qu'il y a là comme un basculement. Joseph ne comprend pas ce qui se passe parce que ce qu'il advient est l'œuvre de l'Esprit Saint. Les générations humaines qui se succèdent dans le temps ne suffisent pas pour que s'accomplisse le projet de Dieu. L'intervention de l'Esprit Saint est nécessaire. Entre le bonheur que Dieu veut nous donner et la somme des progrès que l'humanité peut faire au cours des âges, il n'y a pas une différence de degrés, mais une différence de nature qui requiert l'intervention de la transcendance de Dieu.

Le catéchisme de l'Église catholique nous rappelle que le royaume de Dieu n'est pas le couronnement de nos progrès humains, de nos efforts, quand bien même ils seraient absolument purs et parfaitement désintéressés. Et que dire quand ils ne le sont pas ! Et c'est finalement la grande erreur, le grand péché du monde moderne, depuis Descartes, et plus encore depuis le siècle des lumières, que de croire que le bonheur de l'humanité pourrait venir uniquement des progrès qu'elle pourrait réaliser par l'exercice d'une science sans conscience. Ce fut, nous le savons, l'erreur des grandes idéologies qui ont ensanglanté le XX^e siècle, erreurs qui semblent atteindre un point de non-retour avec la prétention à une croissance sans limite dans une planète aux ressources limitées, et

plus encore avec la prétention de maîtriser le vivant, qui se décline aujourd'hui dans la réforme des lois dites bioéthiques, qui ne sont ni bio puisqu'elles ne respectent pas la vie, ni éthiques, puisqu'elles ne respectent pas la dignité humaine qui trouve son plein accomplissement dans le respect et l'attention portés aux plus petits, aux plus faibles.

C'est dans ce contexte que la fête de la nativité de Marie, célébrée cette année sur fond d'une crise sanitaire qui nous montre les limites des systèmes dans lesquels nous sommes engagés, doit faire naître en nous l'espérance, cette petite fille que Péguy nous décrit suspendue au bras de ses deux grandes sœurs, la foi et la charité. Que Notre-Dame du Roncier, dont la découverte a manifesté ici depuis des siècles, les hauts faits de Dieu, nous donne la foi en son intervention transcendante, par-delà la justice immanente de l'histoire. Qu'elle nous donne aussi de vivre dans la charité puisque Dieu fait tout contribuer au bien de ceux qu'il aime. ■



De la pandémie au mystère pascal

Quelques réflexions sur la crise actuelle

En nous invitant à scruter les signes des temps, la Constitution *Gaudium et spes* nous invite à dépasser une vision de l'histoire marquée par une coupure entre l'histoire profane et l'histoire du salut. « L'Église a le devoir à tout moment de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques.¹ »

Dans cette perspective, nous pouvons considérer la crise sanitaire actuelle, qui voit le confinement de la moitié de l'humanité, comme un de ces événements majeurs de l'histoire des hommes, au travers desquels s'écrit l'histoire du salut.

L'apparition de l'épidémie du covid-19 a coïncidé, chez nous, avec le commencement du carême. L'Église, à travers le rite de l'imposition des cendres, nous a introduits, sans que sur le moment nous ne nous en rendions compte, à ce temps de désert si particulier cette année. Elle l'a fait avec ces paroles qui nous viennent du fond des âges : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière² ». A posteriori, nous sommes saisis par le réalisme de ces paroles. D'autant plus saisis, que c'est une réalité que nous avons presque réussi à oublier. Notre tendance naturelle au divertissement pascalien avait été décuplée, centuplée par les progrès de la technique et de la science. Nous pensions avoir pris le contrôle de l'économie, de la nature et même de notre destin. Dieu avait créé l'homme ? Nous allions créer l'homme augmenté, le surhomme, et bientôt entrer dans l'ère, supposée merveilleuse, du transhumanisme. Le darwinisme n'en était qu'à ses commencements et le promoteur des évolutions à venir serait l'homme lui-même ! Les rêves caressés par Condorcet qui, au siècle des Lumières, spéculait sur les possibilités d'appliquer les sciences médicales à l'extension infinie de la vie humaine, les rêves de Benjamin Franklin, qui pensait pouvoir interrompre et relancer le cours de la vie au moment choisi, étaient sur le point de se réaliser. La génétique moderne allait leur donner

1. *Gaudium et spes* n°4.

2. Genèse 3, 19.

corps et l'on ne pourrait qu'admirer l'heureuse audace du progrès, le triomphe de la modernité. Modernité toute relative d'ailleurs puisque déjà Plotin, dans les *Ennéades*, invitait l'homme à sculpter lui-même sa propre statue jusqu'à ce qu'il voit sa propre beauté. L'homme serait enfin son propre créateur. Prométhée allait triompher et avec lui l'antique serpent de la Genèse : « *Vous serez comme des dieux*³ ».

Sur le plan économique, la même démesure s'était imposée. Les moyens de communication et de déplacement donnaient à l'homme nouveau un champ d'action à la mesure de la planète. Les prétextes les plus humanitaires et les plus émancipateurs avaient supprimé les frontières au profit du développement de l'économie de marché et de la finance internationale, ce qui avait entraîné le « *dumping social* » puis la désindustrialisation des pays dont les peuples s'étaient dotés d'une législation du travail protectrice. On rendait hommage aux acquis sociaux des luttes syndicales tout en localisant les entreprises dans les pays où une main d'œuvre sans protection, pour des salaires de misère, fournissait le monde en biens de consommation auxquels elle n'aurait pas accès.

Le pape François établit une corrélation entre la globalisation de l'économie et la globalisation de la misère, comme il met en perspective les structures économiques mondialisées avec la destruction des écosystèmes, des cultures locales et de la planète elle-même. L'empreinte carbone des produits importés et l'absence de normes écologiques des pays producteurs ne sont pas sans incidence sur les perturbations atmosphériques et climatiques. Ainsi, la clameur de la terre rejoint la clameur des pauvres⁴.

L'homme libéré des superstitions et des contingences de la nature s'était donné de nouveaux maîtres et s'était fait de nouveaux esclaves, créant ainsi ce que Jean-Paul II qualifiait de structures de péché. « *Le péché rend les hommes complices les uns des autres, fait régner entre eux la concupiscence, la violence et l'injustice. Les péchés provoquent des situations sociales et des institutions contraires à la bonté divine. Les structures de péché sont l'expression et l'effet des péchés personnels. Elles induisent leurs victimes à commettre le mal à leur tour. Dans un sens analogique, elles constituent un péché social* ».

Mais cette notion de « *péché* » était devenue inaudible depuis plusieurs générations ; elle n'avait plus de sens et a été effacée par la recherche d'une auto-rédemption qui a exclu Dieu de la société. L'exclusion de Dieu de la société, la disparition du champ de la conscience humaine de toute fin transcendante a créé cette situation dans laquelle le primat de l'économie s'est imposé à l'homme. L'économie n'est plus au service de l'homme, c'est l'homme qui est au service de l'économie. Dès lors, « *l'inversion des fins et des moyens qui aboutit à donner valeur de*

3. Genèse 3, 5.

4. Cf. Laudato Si n° 49.

5. Catéchisme de l'Église catholique n°1869.

fin ultime à ce qui n'est qu'un moyen d'y concourir, ou à considérer les personnes comme de purs moyens en vue d'un but, engendre des structures injustes qui rendent ardue et pratiquement impossible une conduite chrétienne conforme aux commandements du Divin Législateur ».

La société des hommes peut-elle s'édifier dans le rejet systématique de tous les commandements de Dieu ? L'homme peut-il congédier Dieu ? Après avoir rejeté Dieu de la vie publique, l'homme peut-il aussi rendre impossible l'observance de ses commandements dans la sphère de la vie privée ? Peut-il éteindre sa lumière dans la conscience personnelle jusqu'à faire disparaître la perception même de la structure de péché et supprimer l'envie de s'en libérer ? Les traces du collier du chien de La Fontaine sont la garantie de sa pitance en même temps que le signe de sa sujétion.

« Le grand malheur de nos contemporains, écrivait Chesterton, n'est pas de ne croire à rien : leur malheur est de croire à tout et n'importe quoi, à n'importe qui. »

L'image biblique du veau d'or s'impose à l'esprit de façon assez évidente. Revisitée par Goethe et par Gounod dans la légende de Faust, son actualité est d'autant plus criante :

*« Le veau d'or est toujours debout !
On encense sa puissance
D'un bout du monde à l'autre bout
Pour fêter l'infâme idole
Rois et peuples confondus
Au bruit sombre des écus
Dansent une ronde folle
Autour de son piédestal
Et Satan mène le bal ! »*

Mais, c'est une autre image biblique qui m'habite en ce temps de confinement : le songe de Nabuchodonosor dans le Livre de Daniel⁷. Il n'y a pas d'armure sans défaut, il n'y a pas de colosse sans pied d'argile. La pierre qui se détache de la montagne et vient pulvériser le pied d'argile du colosse prend ici la figure d'un micro-organisme, un virus qui tue, qui en quelques semaines, cloue les avions au sol, confine la moitié de l'humanité, affole la bourse, fait vaciller les places financières, détruit les emplois, *« d'un bout du monde à l'autre bout »*.

Le rêve de grandeur de l'homme s'effondre par les conditions de vie mêmes qu'il a créées. La globalisation des relations entraîne la globalisation de la pandémie tandis que nos pays, ayant renoncé à leur autonomie alimentaire et médicale, sont obligés de faire face à des risques de pénurie avant même d'avoir éradiqué l'épidémie. Dans le dernier livre qu'il nous a offert, l'année même de sa mort, *Mémoire et Identité*, Jean-Paul II écrit que Dieu met toujours une limite au

6. Catéchisme de l'Église catholique n°1887.

7. Daniel 2, 31 ss.

mal. « On peut dire que l'histoire de l'homme est, depuis les origines, marquée par la limite que le Dieu Créateur impose au mal. Le Concile Vatican II s'est beaucoup exprimé sur ce thème dans la Constitution pastorale *Gaudium et spes* ». Et de fait, sans vouloir entrer dans ce que d'aucuns appellent la théologie de l'histoire, la simple observation nous montre que les rêves prométhéens de l'homme s'effondrent toujours et, le plus souvent, par implosion sous l'action de leur principe organisateur lui-même. Et cette implosion du mal ouvre, paradoxalement, un espace propice au bien. « Goethe n'a-t-il pas qualifié le diable comme une partie de cette force qui toujours veut le mal et toujours crée le bien. Saint Paul, pour sa part, lance un avertissement à ce propos : « Ne te laisse pas vaincre par le mal, sois vainqueur du mal par le bien » (Rm 12, 21). En définitive, on arrive ainsi, sous l'incitation du mal, à mettre en œuvre un bien plus grand ».

Apparue chez nous avec le carême, la pandémie qui nous frappe nous renvoie en pleine figure la réalité de notre vulnérabilité foncière : « *Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière*¹⁰ ». Elle nous pousse à reconnaître avec honnêteté que la seule affirmation certaine et indiscutable que nous puissions tenir est que l'homme est un mystère fragile. L'homme est un roseau disait Pascal, mais c'est un roseau pensant¹¹. Chacun d'entre nous sait très bien qu'il est né et qu'il mourra. Ce n'est pas l'annonce d'une catastrophe, c'est la simple réalité.

Comme chrétiens, nous savons qu'il y a une autre réalité toute aussi sûre, toute aussi indiscutable, c'est la théologie du salut. C'est-à-dire la fin dernière à laquelle nous sommes appelés. Cette fin n'est pas le néant, c'est Dieu. Au cœur de notre fragilité, le Verbe de Dieu a pris chair et a fait briller sur nous la lumière de sa résurrection. C'est au cœur de notre vulnérabilité, dans l'extrême fragilité de la croix et pas dans nos rêves de puissance, que naît l'espérance du salut qui est notre véritable force. Un salut que nous ne construisons pas par la réalisation de nos désirs prométhéens mais que nous recevons de l'amour de Dieu révélé en Jésus Christ dans le mystère pascal. « *J'en ai la certitude : ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés célestes, ni le présent, ni l'avenir, ni les puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur*¹². » Ce ne sera pas non plus le coronavirus.

Aidons-nous donc les uns les autres à voir dans la misère de notre fragilité humaine redécouverte, la main de Dieu qui nous guide sur le seul chemin qui conduit à la maison du Père. D'ici là, que les roseaux pensants que nous sommes, réfléchissent à l'avenir et à la manière dont il nous faudra, après la crise, construire une civilisation digne de notre fragilité et du mystère de salut qu'elle porte. ■

8. Mémoire et Identité, Jean-Paul II, Éditions Flammarion, Mars 2005, page 31.

9. Mémoire et Identité, Jean-Paul II, Éditions Flammarion, Mars 2005, page 28.

10. Genèse 3, 19.

11. Pensées, Pascal, Livre de Poche Collection Classique, Édition de Août 2000, Liasses I-XV.

12. Romains 8, 38-39.

Quelques questions pour soutenir notre réflexion sur le sens à donner à ce que nous vivons en ce moment

1. Après le confinement, quelle résonance intérieure, quelles peurs, quelles inquiétudes, quelles opportunités ?

2. Dans les relations humaines

- Percevez-vous des opportunités nouvelles dans le rapport aux autres ? Un désir de dépasser l'individualisme ? Une mise en valeur des « *petites mains* » ? À l'excès inverse, la délation, le repli sur soi ?
- De la liberté forte à un excès de réglementation (fermeture des frontières, limitation à son domicile...) : comment acceptez-vous ces contradictions ?

Dans le rapport à la nature

- Le désir de consommation entraîne la destruction des espèces. La mondialisation provoque indirectement la pandémie. Faites-vous un lien entre la pandémie et l'excès de la consommation ?
- Quel changement dans votre rapport à la nature ? Sur quel point, vous sentez-vous responsables de la préservation de la création ? Que pouvez-vous faire concrètement ?
- Percevez-vous l'homme comme faisant partie de la création ou comme étant au-dessus de celle-ci ? Les atteintes à la dignité humaine sont-elles aussi des atteintes à la nature ?

Dans les impacts culturels

- « *Le droit à* » : ce consumérisme qui détruit la terre influence finalement la vie spirituelle et la manière de vivre la foi : êtes-vous conscient de cela ? Avez-vous des exemples et des solutions ?

- ▶ Êtes-vous prêt à remettre en cause votre mode de consommation ? Ou souhaitez-vous simplement un rétablissement de la situation d'avant le Covid ?
- ▶ Depuis le Covid, est-ce que votre regard a changé sur les choses ? Dans quel domaine et comment ?

Dans le rapport à Dieu

- ▶ Comment la Parole de Dieu dans l'histoire du salut éclaire-t-elle ce que vous vivez aujourd'hui ? Donnez des exemples tirés de l'Écriture sainte.
- ▶ Comment l'expérience vécue vous permet-elle de renouveler et d'approfondir votre relation à Dieu ? Cela peut-il réintroduire la perception de l'intervention de Dieu dans l'histoire : Dieu permet, Dieu punit, Dieu corrige, Dieu compatit, Dieu sauve ?
- ▶ Comment la liturgie, dans laquelle Dieu lui-même agit, peut-elle manifester son action transcendante dans nos vies ?

Conclusion

Le pape François dit que « tout est lié » : dans votre rapport à la nature, à l'homme à Dieu, quelles connexions percevez-vous ?



Index thématique

Dieu

Amour de Dieu p 30 p 39 ; Châtiment de Dieu p 23 p 63 ; Dieu Créateur p 6 p 7 p 9 p 68 ;

Dieu de l'Alliance p 7 p 9 p 34 p 47 ; Esprit-Saint p 42 p 55 p 56 p 57 p 59 ; Justice de Dieu p 9 p 10 p 64 ; Miséricorde divine p 7 p 12 p 39 p 40 ; Parole de Dieu p 6 p 18 p 34 p 39 p 46 p 47 ; Présence de Dieu p 29 ; Trinité p 52 p 53

Église

Église p 27 p 28 p 29 p 48 p 49 ; Église en prière p 55 p 56 ; Église et salut p 59 p 65

Espérance

Abandon p 24 ; Apocalypse p 4 p 22 ; Ciel p 52 p 53 ;

Espérance p 6 p 11 p 12 p 16 p 22 p 35 p 37 p 39 p 62 p 64 ; Paix p 6 p 40 p 59 p 62

Être serviteur

Dépouillement de soi p 30 p 31 p 32 ; Servir Dieu p 26 p 30 p 31

Marcher à la suite du Christ p 36 ; Rechercher les réalités d'en-haut p 37 ; Solidarité p 26

Eucharistie

Eucharistie p 31 p 49 p 56 ; Messe p 15 p 27 p 29 ; Prêtre intercesseur p 29

Foi

Abandon p 24 ; Acte de foi p 23 p 52 ; Foi p 8 p 11 p 12 p 22 p 23 p 28 p 29 p 36 p 46 p 49 p 52 ; Humilité p 60 p 61 ; Joie p 35 p 50

Jésus-Christ

Bon Berger p 45 p 46 p 47 ; Christ serviteur p 30 p 31 ; Jésus qui se donne en exemple p 32 p 33 ;

Jésus qui se donne p 31 ; Jésus ressuscité p 36 p 50 p 57

Monde

Autonomie du réel p 7 ; Bioéthique p 5 p 64 ; Crise sanitaire p 3 p 10 p 16 p 18 p 25 p 27 p 46 p 62 p 64 p 65 ; Désir prométhéen p 4 p 28 p 41 p 68 p 69 ; Droit au blasphème p 7 p 8 ; Économie p 4 p 5 p 10 p 65 p 66 ; Idéologie laïciste p 8 ; Individualisme p 4 p 5 p 10 ; Injustice p 9 ; Libéralisme p 46 ; Maladie p 6 p 20 p 22 p 23 p 30 p 33 p 43 p 57 ; Monde sans Dieu p 40 ; Monde d'après p 4 p 11 p 37 p 43 p 47 p 59 ; Progrès p 4 p 5 p 6 p 10 p 60 p 63 p 65 p 66 ; Providentialisme p 6 ; Science p 4 p 6 p 20 p 60 p 63 p 65 ; Structures de péché p 66

Prière

Prière p 25 p 51 p 56 ; Rendre grâce p 15 p 29 p 62

Salut

Conversion p 6 p 9 p 16 p 17 p 25 p 59 ; Carême p 28 p 29 ; Miséricorde p 7 p 12 p 39 p 40 ; Résurrection p 12 p 23 p 34 p 35 p 36 p 39 p 42 p 44 p 55 ; Salut p 4 p 6 p 7 p 9 p 16 p 17 p 24 p 29 p 32 p 40 p 43 p 48 p 51 p 56 p 61 p 62 p 63 p 65 p 68 p 69 ; Péché p 7 p 17 p 18 p 19 p 28 p 32 p 33 p 34 p 40 p 51 p 57 p 59 p 63 p 66 ; Théologie du Salut p 67

Vierge Marie

Cœur de Marie p 41 ; Marie et l'Église p 55 ; Marie intercession p 59 p 62 p 63

Sommaire

Introduction p. 3

Homélie de carême

3^e dimanche de carême, année A, 15 mars 2020 p. 15

4^e dimanche de carême, année A, 22 mars 2020 p. 18

5^e dimanche de carême, année A, 29 mars 2020 p. 21

Homélie de la Semaine sainte

Dimanche des rameaux, année A, 5 avril 2020 p. 24

Messe chrismale, année A, 7 avril 2020 p. 27

Jeudi saint, 9 avril 2020 p. 30

Vendredi saint, Office de la Passion, 10 avril 2020 p. 32

Vigile pascale, Samedi saint, 11 avril 2020 p. 34

Homélie du temps pascal

Messe de la résurrection, année A, 12 avril 2020 p. 36

2^e dimanche de Pâques, année A, 19 avril 2020 p. 38

3^e dimanche de Pâques, année A, 26 avril 2020 p. 41

4^e dimanche de Pâques, année A, 3 mai 2020 p. 44

5^e dimanche de Pâques, année A, 10 mai 2020 p. 47

Solennité de l'Ascension, année, 21 mai 2020 p. 51

7^e dimanche de Pâques, année A, 24 mai 2020 p. 54

Dimanche de Pentecôte, année A, 31 mai 2020 p. 56

Homélie des Grands Pardons

Grand Pardon de Sainte-Anne-d'Auray, 26 juillet 2020 p. 59

Pardon de Notre-Dame-du-Roncier, 8 septembre 2020 p. 61

Réflexion

De la pandémie au mystère pascal p. 64

Questions p. 68

ACTE DE COMMUNION SPIRITUELLE

Seigneur Jésus, je crois fermement que Tu es présent dans le Saint Sacrement de l'Eucharistie. Je T'aime plus que tout et je Te désire de toute mon âme. « Après toi languit ma chair comme une terre assoiffée » (psaume 62)

Je voudrais Te recevoir aujourd'hui avec tout l'amour de la Vierge Marie, avec la joie et la ferveur des saints.

Puisque je suis empêché de Te recevoir sacramentellement, viens au moins spirituellement visiter mon âme.

Que ce jeûne eucharistique auquel je suis contraint me fasse communier à Tes souffrances et surtout, au sentiment d'abandon que Tu as éprouvé sur la Croix lorsque Tu t'es écrié ! « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ».

Que ce jeûne sacramentel me fasse communier aux sentiments de Ta Très Sainte Mère et de saint Joseph quand ils T'ont perdu au temple de Jérusalem, aux sentiments de Ta Sainte mère quand elle Te reçut, sans vie, au pied de la Croix.

Que ce jeûne eucharistique me fasse communier aux souffrances de Ton Corps mystique, l'Église, partout dans le monde où les persécutions, ou l'absence de prêtres, font obstacle à toute vie sacramentelle.

Que ce jeûne sacramentel me fasse comprendre que l'Eucharistie est un don surabondant de Ton amour et pas un dû en vue de mon confort spirituel.

Que ce jeûne eucharistique soit une réparation pour toutes les fois où je T'ai reçu dans un cœur mal préparé, avec tiédeur, avec indifférence, sans amour et sans action de grâce.

Que ce jeûne sacramentel creuse toujours davantage ma faim de Te recevoir réellement et substantiellement avec Ton corps, Ton sang, Ton âme et Ta divinité lorsque les circonstances me le permettront.

Et d'ici là, Seigneur Jésus, viens nous visiter spirituellement par Ta grâce pour nous fortifier dans nos épreuves.
Maranatha, viens Seigneur Jésus.

Monseigneur Raymond Centène